

Président : Jean Saïdi . 7 Rue Janin . 92600 Asnières

N° 204 - 2007

Site Internet : www.cempuisien.com
Courriel : contact@cempuisien.com

Promenade dans le domaine Gabriel Prévost par une belle journée de printemps

Photos Florence Hervé [Pérodeaux]

PHOTOS DE VACANCE À MERS (1954/1956)

Première « colo »
Premier « slip de bain »
Premier « bain » pour
Guy Abdelmoumeni
et un petit camarade
cempuisien





(de gauche à droite)
Lucien Carchon
Mr Poletti (surveillant)
Guy Abdelmoumeni
Jean Saïdi
Fernande Estivals
Alain Fourrier
Mr Hospital (directeur de la colo)

DES GARS ET DES QUILLES QUI SE SONT SOUVENT RETROUVÉS À MERS DE 1950 À 1960



Photos prêtées par Claudie Poletti [Roger]

www.cempuisien.com - écrivez-nous : contact@cempuisien.com - N° 204 2007

Page 1 **SOMMAIRE**

Gérant du bulletin : **Roger Grappey**	publication-expédition : **Danièle Gareau**	Réalisé et imprimé **au siège social de l'association**
528 Parc Foch-77100-Meaux. Tel : 01 60 61 24 20	44 Avenue Henri Dunant-94350-Villiers sur Marne. Tel : 01 49 41 10 08	60 rue René Binet-75018-Paris

HOMMAGE AUX ANCIENS COMBATTANTS

Comme chaque année, à pareille époque, c'est avec beaucoup d'émotion que je ressens l'honneur de lire quelques mots en hommage à nos anciens morts à la guerre de 1939-1945, et je vous en remercie.
Pendant de très nombreuses années nous nous sommes fait l'écho, en ce lieu, des atrocités, de ces horreurs, de ces massacres, de ces millions de morts, de blessés qui ne purent retrouver une vie normale tant la violence de ces événements les avait atteint dans leur chair autant que dans leur âme.
Dans notre souci d'informer notre jeunesse et afin de leur transmettre cette volonté de ne plus jamais connaître de pareils désastres nous leurs avons lu des lettres de soldats plus émouvantes les unes que les autres, des récits bouleversants sur les souffrances endurées par les soldats mais aussi par les populations civiles pour qui, chaque jour, représentait une épreuve difficile à vivre.
Aussi, aujourd'hui, si vous me l'accordez, je vais avoir une pensée toute particulière, certes un peu réductrice, pour nos camarades Cempuisiens morts pour la France.
Très modeste ancien combattant dans une guerre qui n'avait rien de comparable à celles précédentes, je suis appelé à commémorer avec eux ces évènements tragiques.
Je suis toujours très frappé par l'apparat qui entoure ces cérémonies, Préfet, Sous-préfet, Député, Maire, officiers supérieurs, musique, etc., etc. ...
Aussi, croyez moi, chers Cempuisiens disparus, toutes mes pensées vont à vous dans ces cérémonies.
Vous qui reposez je ne sais où, avez-vous seulement une sépulture digne de votre sacrifice, êtes vous les oubliés de tous ces massacres?
Et bien non! car tout modeste que soit votre présence immortalisée sur ces plaques du souvenir, en ce jour de Pentecôte, sachez, chers camarades disparus, que notre devoir de mémoire restera intact à votre encontre et que les générations d'anciens Cempuisiens qui vous auront suivis, pas une n'aura oublié votre sacrifice pour la défense de notre pays et la liberté de nos aspirations culturelles, politiques et religieuses.

Jean SAÏDI

REUNION DU COMITE DU 24/04/2007

Présents : Jean SAÏDI, Rolland LEONARD, Danièle GAREAU, Bernard TRIQUET.
Excusés : Roger GRAPPEY, Ange FILOREAU, René FRESSINET.

1 ORGANISATION DU COMITE : (*publié dans Le Cempuisien n° 203*)

2 ARTICLES ET BULLETIN LE CEMPUISIEN :

- Les articles par courrier doivent être envoyés à « Viviane BARBERI [TRIQUET] : 2 avenue Jeanne d'Arc - 94 110 Arcueil ».
- Les articles par Internet doivent être envoyés à :
« contact@cempuisien.com »
- Danièle GAREAU nous informe que les photos insérées dans les articles (qu'elles soient en couleur ou en noir et blanc) ne passent pas, donc seules les photos envoyées soit à Ange FILOREAU (voir l'adresse dans Le Cempuisien n° 203) ou à Bernard TRIQUET (voir l'adresse dans Le Cempuisien n° 203) pourront être insérées dans les couvertures.
- Articles à ce jour : (*Déjà publié dans Le Cempuisien n° 203*)
- Le Cempuisien n° 203 dont la page de garde a été approuvée devrait paraître avant la Pentecôte.

3 PENTECOTE :

- Rolland LEONARD a contacté Mr Lafon et Brière des apprentis d'Auteuil pour un accord sur l'accueil et l'hébergement éventuel (réponse probable après les vacances d'avril).
- Danièle verra les détails avec Mr Brière et en particulier la possibilité d'une « soirée grillades » à l'O.P., le samedi soir sur inscription préalable aux prix de 18 € - Cette soirée remplacera le repas à Songeons.
- La convocation indiquera la possibilité d'une « balade » aux environs de l'O.P. ou d'un « temps libre » à Mers et précisera les possibilités de co-voiturage.

4 DIVERS :

- Rolland LEONARD transmettra la licence « Cempuisien.com » ultérieurement à l'association, après examen avec son fils des possibilités.
- Danièle GAREAU fournira un CD audio à Bernard TRIQUET (avec Mr AUBERTIN comme chef de musique et la fanfare des années 1957/1960) pour correction de petits défauts d'enregistrement.
- Guy HACHOUR pourra aider Ange FILOREAU, dans sa nouvelle fonction de secrétaire au sein du Comité.

Irénée CONJAT

HOMMAGE A UNE DOYENNE

Qui se souvient de **Germaine GENIOLE** (**BURIEZ**) ? Peu de personnes, dû à son grand age : 95 ans et demie. Lundi 16 juillet 2007, Germaine a décidé de nous quitter définitivement, pour aller rejoindre « **Le Paradis des Cempuisiens** » et croyez-moi, il y a beaucoup de monde et même du beau monde? **Mémaine**, je t'imagine enfin heureuse, contente et sereine, entourée d'abord, de ton « **Jojo** » Georges (ton mari) puis, de tous tes amies et amis de longue date, que tu aimais tant. Certains et certaines, comme tu nous le disais souvent, sont partis bien trop tôt ; tu étais très triste en pensant à eux. Je ne citerai que Marthe ROCHE, René MONNIER, Paulette VIDAL et son mari (BIQUET), Denise DECOMBE, Andrée HAAS, Monsieur et Madame SIROT, Monsieur CHABRIER, Marcel MARANDE, Roger POULIGUEN, Robert WAUTHIER, Yvonne FAIVRE et puis Robert et Simone JACOB, Pierre MOREL et Mimi, Odette et Marcel PARIS, Henriette TACNET, Céline et Louis HAAS … etc, et bien d'autres encore, dont les noms ne me reviennent plus, le lecteur me le pardonnera.

Des moins âgés, comme nous, vont se reconnaître forcément et encore des plus jeunes, car du bien, **Germaine**, tu en as fait énormément autour de toi, tu étais « **le bon Samaritain** » ? Combien de jeunes Cempuisiens et Cempuisiennes en difficulté, as-tu aidés, réconfortés, nourris, hébergés, placés chez un employeur, invités à partager un modeste repas dans ton petit appartement avec **Georges**, ton mari, qui acceptait tous les Cempuisiens, parfois même, sans les connaître. Votre porte était toujours grande ouverte pour eux. Un peu de convivialité et d'amitié suffisaient parfois, à redonner le sourire ou le moral aux Cempuisiens et tout naturellement à les remettre sur le bon chemin. Il est vrai que tu étais bien placée pour savoir ce dont ils avaient besoin ou manqué le plus, en sortant de "O.P.".

Toi non plus, tu n'as pas été épargnée par la vie, tes dix dernières années ont été un vrai calvaire, passées dans un service de gérontologie, dans la solitude et un peu abandonnée des Cempuisiens et Cempuisiennes de ta génération.
Heureusement, tu n'en as pas trop souffert, puisque tu n'avais plus tes facultés, tu étais déjà partie, depuis de nombreuses années, dans un autre monde, loin des soucis quotidiens de la vie. Bernadette et moi-même, nous t'avons accompagnée pendant près de 11 ans, du mieux que nous pouvions le faire.
Aujourd'hui, nous sommes tristes et en même temps libérés, de te savoir enfin heureuse et en paix, auprès de ceux que tu aimais.
Notre amitié a duré près de cinquante ans. Tu étais pour moi, la maman que je n'ai pas eu la chance de connaître. Je ne t'oublierai jamais. Tu mérites un « **Grand Hommage aujourd'hui** ».
AU REVOIR MEMAINE ET MERCI.

ALAIN FOURRIER Juillet 2007

POEME DE GERMAINE GENIOLE, écrit en 1943 – 1944

Ouvrier de toutes les Nations
C'est toi, qui de tes propres mains
Forgent les obus, qui demain
Retomberont sur la maison.





Ouvrier, tu es malheureux,
Ta maison est en ruine
Tes enfants sont sans jeu
Demain, peut-être la famine.

Ton sort est-il donc de souffrir
De travailler et de mourir?
Pourquoi ne comprends-tu pas
Qu'il y a mieux que le trépas?





Ah si tu le voulais
La vie pourrait être belle
Il te suffirait pour cela
De croiser un moment les bras.

Et puis, tu repartirais à zéro
Tes bras forts et ton cerveau
Ne forgeraient que des envies de vie
Plus de bombes, plus d'infernales machines.

Refuse de fabriquer tous ces engins de mort
Dans tes mains rudes, du monde tu as le sort.
Les savants, les tyrans, les maîtres de ce monde
C'est à eux seuls qu'il faut creuser des tombes.



Germaine a écrit ce poème, lorsque les épouses, dont elle faisait partie elle-même, remplaçaient, dans les usines, les maris partis à la guerre. Ces usines fabriquaient des obus et du matériel de guerre, ce qui la révoltait. De plus, elle a perdu sa soeur dans un train, bombardé par les ennemis.

Bernadette FOURRIER

LA PENTECOTE 2007 A CEMPUIS

Fidèles au rendez-vous des Cempuisiens, nous sommes arrivés à l'O.P., Ginou, Mauricette MONLIEN, ma belle-soeur et moi à l'O.P. par la route de Crèvecoeur, prise dès la sortie de l'autoroute. Il est 10h 30 ce samedi, veille de la Pentecôte, et déjà dans la cour d'honneur une cinquantaine d'amis et d'anciens élèves, accueillis par le directeur du collège, sont réunis dans une ambiance joyeuse et amicale. La première cérémonie, devant le perron central, à la mémoire des camarades tués pendant les dernières guerres, débute à 11 heures.

Jean, notre Président, prononcera quelques mots devant l'assistance puis des gerbes de fleurs seront déposées sous la stèle de nos camarades disparus. Certains noms gravés dans le marbre me renvoient l'image de camarades jadis côtoyés à l'O.P. — Christian THIEVANT. Arrivés ensemble en 1928 et restés camarades de classes jusqu'en 1937. Je le revois joyeux coéquipier sur le terrain de foot ! Jean ALEZARD , Jean CASSELEUX, Roger PARIS, Robert WAUTHIER, tous pour moi dans les années 1932-33, de respectables camarades un peu plus âgés.

Après la minute de silence, nous avons poursuivi notre devoir de mémoire.
Par la grande allée qui borde le bois, nous nous dirigeons, en longue file, vers la vaste clairière où se trouve blotti dans le fond le caveau de Gabriel Prévost. — Cérémonie célébrée chaque année depuis plus de 130 ans en hommage à notre bienfaiteur. Dans son domaine 3000 enfants déshérités eurent la possibilité, sous l'impulsion des idées nouvelles de Paul ROBIN, le premier directeur, d'y recevoir une éducation et une instruction, disons dans la bonne moyenne des petits collégiens parisiens.

Hélas ! dès l'après guerre 1945 les dérèglements opérés à l'Institution et les insuffisances aux adaptations, avec des effectifs de plus en plus médiocres, entravèrent la marche heureuse que l'établissement eut pendant près de 70 années.

Nous voici de retour du Caveau, hélas ! aujourd'hui sans tambours ni trompettes ! Les invités, tradition oblige se retrouvent au Vin d'Honneur – Champagne ! Petits fours ! autour d'une grande table disposée en centre de la salle située entre la cour pavée de la cour d'honneur et le parc, côté de la menuiserie. Dans cette pièce autrefois étaient entreposées, dans des casiers, une soixantaine de paires de godillots, les fameuses galoches cloutées que chaque soir nous faisions briller avant l'échange de celles de la journée. Nous appelions cette pièce : « le ciroir ». L'autre cirage des garçons se trouvait dans le sous-sol du réfectoire.

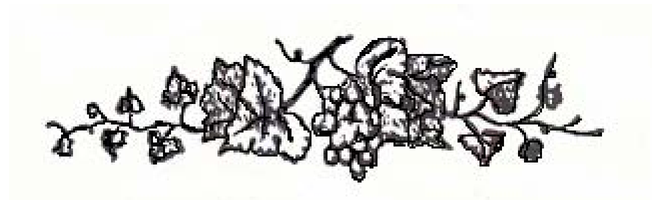
Retrouvailles encore, au réfectoire, autour d'un bon repas. Que d'histoires racontées là, plus étonnantes les unes que les autres, nous mirent du vague à l'âme.

Pentecôte ! Sûr, chaque année ce nom, ce jour là, comme un rappel, résonne dans l'esprit de centaines de Cempuisiens éparpillés dans le "vaste monde" ! Et notre petit groupe d'anciens est ici, aujourd'hui pour, entre autre, perpétuer le souvenir de notre accueil à Cempuis, lors de notre enfance.

Le samedi après-midi est un temps libre pour les invités. Avec Mauricette et Ginou nous en profitons pour filer à l'hôtel, Le Cardinal à Poix, confirmer la réservation de nos chambres pour la nuit. Puis nous allons visiter les « Hortillonnages » à Amiens qui est à proximité. A 19 heures, nous reprenons la route direction Cempuis où nous attendent nos camarades pour le repas du soir. La route est belle qui va à Grandvilliers ! Mais pourquoi l'avoir quittée pour les vicinales à travers la campagne qui passent par Sommereux ? Etait-ce le souvenir des grandes promenades qui souvent passaient par ce village ? Il ne doit pas être loin de 19h lorsque nous arrivons au panneau d'entrée de Dargies…………………………………………………………………..

— Qu'est-ce qui s'passe ? Je demande à Ginou ma voisine, comme sortant d'un rêve, en regardant un pompier (de Grandvilliers) accourir vers nous. A mes yeux, comme si cela coulait de source, j'assiste à l'enlevage de ma portière enfoncée. Le pompier me soulève et me glisse sur une civière approchée. Tout me semble aller bien vite, comme dans les vieux films des années 1900. Impuissant j'assiste à un accident de voitures où je suis impliqué ! Je me laisse emporter.

Normalement nous avons dû arriver successivement à l’hôpital de Beauvais vers 21 heures. La première à être prise en charge a été Momo opérée du poignet droit. Ginou a été opérée après minuit lorsque tout à coup son cas s’est déclaré sérieux : péritonite … J’ai appris ces informations par la suite, car K.O. et mis en attente, je dormais. Plus tard, vers 7 heures du matin, ça a été mon tour. Seul rescapé ! Le petit chien de Momo qui, suivant les instructions données par Ginou aux pompiers, alla rejoindre l’O.P. où se trouvera le meilleur accueil auprès des camarades qui nous ont attendu en vain pour le repas du soir à 20 heures.



L’HÔPITAL A BEAUVAIS

J’ai hésité à raconter le récit de notre hospitalisation, cela n’ayant rien ni d’intéressant ni à voir avec les festivités cempuisiennes de la Pentecôte. Puis après réflexion, suite aux nombreux encouragements reçus lors de vos visites et coups de téléphone à l’Hôpital, j’ai pensé, chers camarades et amis, en manière de remerciement vous donner un petit compte-rendu de notre séjour en milieu hospitalier.

Dimanche de Pentecôte — 7 heures.

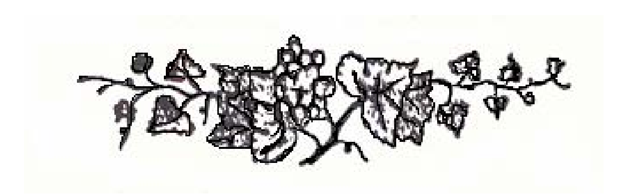
— Monsieur ! me dit une voix féminine, je vais vous faire une péridurale.

— Ah ! Non, protestais-je, pas de péridurale ! Cela s’est mal terminé il y a quelques années.

La voix – Oui, mais aujourd’hui les médicaments sont meilleurs.

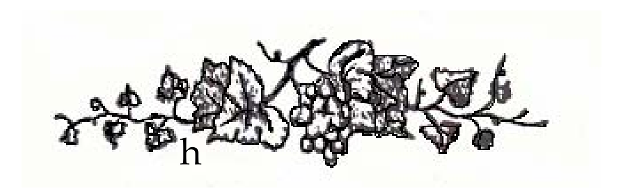
Impuissant à dialoguer et déjà positionné, v’lan ! l’aiguille s’enfonce dans la 4ème lombaire. Toujours, comme la veille, tout se déroule à mes yeux à un rythme accéléré. Je n’ai plus la connaissance réelle du temps qui passe. Ainsi de l’opération, que j’ai vu exécutée en 5 mn. Je n’ai retenu qu’un cliquetis de pièces métalliques dans un seau suivi de coups de massette. J’ai senti mes jambes flageoler à chaque coup porté, une trentaine ! Plus tard, je me suis retrouvé dans un lit, couché sur le dos, comme une tortue sur le sable, mal à l’aise, affublé de tubulures suspendues au dessus de ma tête pour les perfusions et l’oxygène, auxquelles étaient accrochées des poches pour les médicaments. L’ensemble faisant penser au “chapeau chinois” porté fièrement à la tête du régiment des sapeurs de la “Légion Etrangère” lors du défilé du 14 juillet. Le troisième jour, le transit intestinal n’ayant pas repris comme il aurait dû le faire, il a été ajouté à mon harnachement une nouvelle tubulure qui, passant par le nez, déjà encombré par l’oxygène, descend par la gorge jusqu’à l’estomac pour évacuer au dehors les sucs gastriques empêchés. Ainsi, pendant la première semaine, empêtré dans mon encombrant attirail, n’ayant pour vue que le mur face à mon lit, où je discernais en ouvrant avec fatigue mes paupières alourdies, le rectangle noir de la télé éteinte et au-dessus un grand panneau blanc, pour l’organisation du travail. — J’ai été particulièrement marqué par la désespérante longueur des journées. En grande confusion, je ne savais plus discerner, entre deux brefs assoupissements, la nuit du soir de celle de l’aurore. Les heures du matin de celles de l’après-midi. Bref, dans l’anxiété, les visions, il m’a été donné de constater qu’effectivement la longueur du temps passé, subi, n’était pas la même que celle des jours de ma vie habituelle et que, peut-être était-ce là une explication de la théorie de la relativité d’Einstein ? En parlant de vision, ma vue a été troublée pendant une bonne quinzaine de jours. Je n’avais pas les yeux en face des trous ! C’est vrai que dans le choc des voitures, nous avions été pas mal cabossés. — Pour en revenir à mes journées (d’impuissance et de rage de l’animal pris au piège) à part les visites des amis venus à Beauvais le jour de la Pentecôte, mes filles et gendres un peu plus tard, de Momo hospitalisée et de Ginou aussitôt défaite de ses

tubulures, je recevais quatre fois par jour, en trois “services” successifs, les soins d’une infirmière en tandem avec une aide-soignante, son équipière. C’était la toilette sur le lit, les prises de sang, la remise en état des tubulures emmêlées et le changement des poches pour les perfusions, les médicaments, les prises de tension, de la température, etc … Pas de repas, la diète, qui durera 15 jours ! Et 6 ou 7 kg évaporés. Au service de chirurgie orthopédique, les “blouses blanches” dont j’ai retenu les noms lus sur les poitrines : Aïcha, Rachel, Nicole … étaient des femmes d’un certain âge, sans joie exprimée, pas pressées, mécontentes d’être appelées : “n’avons pas qu’ça à faire, chacun son tour”. Jamais un sourire ni d’encouragements de soutien. — Pour moi cela n’allait pas très bien. Je suis alors, au bout de 8 jours, changé de service pour aller en “gastro”. Le miracle est immédiat. Aussitôt arrivé dans le nouveau service je suis pris en charge par des jeunes “blouses blanches” et des stagiaires souriantes et empressées. La confiance et le sourire me sont revenus ! Merci à Aurore, Elisabeth, Patricia, Dominique, Julie, Baptiste avec sa queue de cheval, infirmières et aides-soignantes pleins d’entrain et efficaces. Il me revient en mémoire un article de Guy HACHOUR où il était question d’empathie. Je crois qu’à Beauvais il m’a été donné d’apprécier ce sentiment !



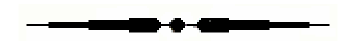
Aujourd’hui, 14 juillet 2007 je me trouve en convalescence dans l’Hôpital de la Ferté Macé (Orne) plus près de Ste Honorine, … plus près de mes proches.
Début septembre je serai à nouveau sur mes 2 pieds !
Momo et Ginou sont maintenant rétablies, ainsi que Naoh, le petit chien.

Daniel REIGNIER



IMAGINEZ

Imaginez une petite commune du Puy de Dôme de 247 habitants à 600 km de l’OP…
Imaginez que sur cette commune habitent 5 anciens Cempuisiens… (vous souhaitez des noms, plus tard !!!)
Imaginez que 2 autres anciens passent régulièrement par ce village au moins 2 fois par an…
Imaginez que 8 à 10 autres anciens viennent et reviendront encore de temps à autre…
N’imaginez plus, cette commune se nomme Champétières (ne pas oublier les accents) et le village se trouve à 8 km d’Ambert : ville de la Fourme, d’Emmanuel CHABRIER, de Michel ROLLE et d’Henri POURRAT … (soit à 90 km de Vichy, 85 km de Clermont-Ferrand, 95 km de Saint Etienne et 50 km du Puy en Velay) en Auvergne.
N’aurions-nous pas là la plus forte concentration d’anciens de l’OP au km^2 qui soit dans l’univers ?
Comme l’aurait dit Déproges : « Etonnant, non ! »
Bises à tous Jacques BARD (1958-1963)



DOUZE ANS HORS FAMILLE

A l'âge de cinq ans, d'après le certificat du maire d'Argelouse, j'ai fréquenté l'école du mois d'octobre 1940 à mars 1942. Puis, je ne sais par quel hasard, je me suis retrouvé à l'O.P. de Cempuis en septembre 1942.

J'étais alors âgé de 7 ans, et bien sûr, en voyant cette grande cour, entourée de grands bâtiments, j'ai appris leurs appellations respectives. Le bâtiment « Tournaire », le bâtiment « Nord-Sud », la « Salle des Fêtes ». Une construction au centre abritait les bureaux de la direction, les ateliers de mécanique et menuiserie, puis un peu à l'écart dans la verdure, le pavillon où demeuraient le directeur et sa famille.

Quant à ce séjour dans cet établissement, il ne m'a pas paru trop dur, j'ai eu la chance de retrouver mon grand frère Robert et ma grande sœur Jeannette, mais je crois que malheureusement toutes et tous n'étaient pas dans la même situation.

Je me rappelle qu'au cours de l'année 1943, les allemands ont occupé l'Institution, et par mesure de sécurité autant pour les élèves que pour les professeurs et les surveillants, il a été décidé de nous transférer en zone libre, c'est-à-dire en Dordogne (à cette époque nous étions 300 élèves environs).

Au début, mon frère ma soeur et moi avons été ensemble, puis un mauvais concours de circonstance, nous a séparés. Robert est allé à Tursac, moi à Cournazac et Jeannette est restée à Tayac.

Nous y sommes restés deux ans, et pour ma part, je peux dire que j'étais vraiment en famille.

Puis malheureusement est venu le moment où il a fallu retourner à l'O.P.
Nous avons été obligés de nous soumettre à la discipline, mais on s'y fait.

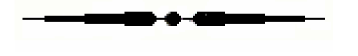
Après le départ de mon grand frère au retour de Dordogne et de ma grande sœur en 1948, je suis resté tout seul.

J'ai choisi la menuiserie, mais un accident survenu en 1944 (*récit déjà paru cps n° 191 page 9*) a stoppé pendant un an et demi ma formation.

Je pense que vous allez être d'accord, mais j'aurai préféré continuer à écrire tous ces souvenirs jusqu'à ma sortie en 1952.

Voilà dans l'ensemble, le parcours d'un élève qui a passé dix ans de sa prime jeunesse à l'orphelinat. Je peux ajouter que ces années n'ont pas été un calvaire, j'ai eu la visite de Maman tous les mois, même par les plus mauvais temps, car à cette époque, il y avait encore des saisons.

Amicalement à tous. Roger GRAPPEY



MON TEMOIGNAGE

Vous vous étonnez pourquoi tant d'anciens Cempuisiens coupent les ponts après leur sortie ? Pour beaucoup, je crois que le passage à Cempuis a laissé une plaie ouverte qui ne se refermera jamais. On met ces années d'enfance au fond du cerveau derrière une porte blindée et l'on jette la clé et le code d'ouverture à la poubelle, puis on essaie de se construire une nouvelle vie, en jurant bien, que jamais nos enfants n'auront à subir cela. Pas de Prison pour gosses pour nos enfants, cela est hors de question.

Tous ceux qui n'ont jamais donné signe de vie, veulent simplement oublier ces années d'O.P. Ce n'est pas bien sûr la faute des autres enfants qui étaient avec nous ; les responsables sont le système, et, il faut bien le reconnaître en grande partie nos parents.

Il est vrai que j'ai sûrement eu une meilleure éducation scolaire qu'à l'extérieur, mais à quel prix, pour moi c'était une prison pour enfant. J'ai de bons souvenirs avec ceux qui ont passé ses années avec moi à l'O.P. et j'ai eu de très bons camarades et j'ai des personnes à qui je dois dire merci et quelques abcès à percer.

Mais d'abord je vais dire merci.

— Merci à cette maîtresse de C.P. qui nous a offert un (merveilleux noël), c'était le dernier jour de classe avant les vacances, après la "Récré" de midi. Nous avons eu la

surprise de voir un très beau sapin accroché au mur (elle avait découpé un sapin dans une grande feuille de papier et l'avait décoré). Il y avait plein de sachets accrochés au sapin. Nous avons chanté (des chants de Noël qu'elle nous avait appris). Elle nous a raconté des contes. Après avoir chanté "Mon beau sapin", elle a décroché les sachets du mur : c'étaient nos cadeaux de Noël, un petit sachet avec un beau ruban et quelques bonbons. Quel beau jour de Noël ce fut. Un grand merci à vous.

— Merci à l'un des frère Vanderhoven (je m'excuse, je ne sais plus lequel des trois), pour m'avoir pris en amitié — pour les promenades sur la luge, pour les glissades avec les grands sur vos genoux et plus et plus. Merci à vous.

— Merci à Monsieur Aubertin pour sa gentillesse, sa patience et aussi pour avoir accepté de me prendre dans l'Harmonie. Je n'étais pas sur la liste mais j'ai tellement insisté, qu'il m'a dit: «bien on fait un essai». J'ai été dans l'Harmonie jusqu'à la fin de mon séjour. Les répétitions et les sorties avec la musique ont mis du soleil en moi pendant cette triste période.

— Merci à Monsieur Lenthéric pour avoir insisté pour que je sois dans sa classe. Pour avoir vu juste sur la personne que j'étais. Merci à vous pour ces petits mots dans un coin du tableau : Rose - fleur (un s), Rosse (2 s), j'avais des difficultés avec 1 ou 2 s (cela me sert encore 50 ans après). Vous étiez sévère, mais vous étiez juste dans votre comportement envers nous.

— Merci à Monsieur Martin, prof de math en cc2 - cc3, pour avoir essayé de me donner l'apprentissage du métier que je voulais, la comptabilité, au lieu de la couture. J'étais une de vos meilleures élèves et vous vouliez me donner ma chance. Monsieur Grenouillet a refusé. Dommage … mais il ne m'aimait pas.

— Merci à Monsieur Mousset, "pion" dans les dernières années de mon séjour à l'O.P., qui après être parti de l'O.P. exercer son métier de prof de français, a eu la gentillesse de correspondre avec moi jusqu'à mon départ. Merci de vos lettres qui m'ont permis que ces dernières années soient moins dures à vivre.

Maintenant le moins agréable.

— Pas merci à cette "pionne" des moyennes, petite femme menue et rousse, qui prenait un grand plaisir à nous frapper avec une corde à sauter en plastique, cela faisait très mal et pendant plusieurs jours.

— Pas merci à ce couple de "pion" qui se sont mariés pendant qu'ils étaient à l'O.P. et ont eu deux enfants. Ils se sont acharnés sur moi. Punitions, gifles pour rien et cela pendant environ 2 ans, jusqu'au jour où j'ai menacé la femme de lui mettre mon poing dans la figure si elle ne baissait pas la main qu'elle avait levée pour me gifler une fois de plus. J'ai été punie par Mme Dabat (car évidement, ils avaient le droit de me frapper et de me harceler, mais je n'avais pas le droit de me plaindre et encore moins de me rebiffer). Mais j'avais eu raison de le faire, après cela le couple a oublié mon existence.

Et enfin — Pas merci à Melle pagnon, Melle Vacher et la dame qui faisait l'enseignement ménager. Cela a commencé avec Melle Pagnon qui trouvait que je ne travaillais pas assez bien, trouvait de bon goût de me punir à coups de règle (peu importe où elle frappait) ça tombait. (*Ayant une mauvaise vue, je n'arrivais pas à faire ce qui était minutieux*). J'étais donc une mauvaise élève. Melle Vacher s'en est mêlée (voulant aider Melle Pagnon à faire de moi une meilleure élève), puis est venue s'ajouter la prof d'enseignement ménager. Pendant 3 ans, j'ai eu droit aux brimades, aux punitions et à la règle. Un enfer pendant 3 ans. Alors Mesdemoiselles pas merci, et même après 50 ans Mesdemoiselles je vous déteste encore.

Nous avons tous des souvenirs différents de notre séjour à l'O.P., certains ont détesté les gens que j'ai appréciés, d'autres ont aimé ceux que je déteste.

Bernard m'a demandé mon témoignage sur l'O.P., j'ai eu beaucoup de bons camarades, d'autres moins, mais je n'ai rien à redire sur ceux qui ont partagé mon enfance pendant ces 11 ans. Nous étions tous des enfants dans un mauvais contexte.

Je dis bonjour à ceux qui se rappellent de moi et espère que leur vie en tant que personne adulte ait été bonne.

Amitiés à tous. Marie Thérèse RAIMUNDO [LECOMTE]

ENCORE UN SOLEIL

Encore un soleil qui sombre
Suffit de régner un jour
De l'aube au soir, voici l'ombre
S'étendre sur nos labours.

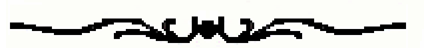
Mais sans fin coule le fleuve
Et frémissent les roseaux.
A demain la chance neuve,
Le ciel changera d'oiseaux.
Claude le Maguet *

Le poète Claude Le Maguet de son vrai nom Jean Baptiste SALIVES est né le 27/04/1887 et a fréquenté l'orphelinat Gabriel Prévost de 1893 à 1903.

UN CAMARADE DE CLASSE

Un camarade de classe de l'O.P. m'est tombé du ciel après 50 ans.
Après un contact par téléphone, mon camarade Victor AMATA est venu en avion atterrir tout près de chez moi. Lorsque que je l'ai aperçu à l'aéroport, je l'ai tout de suite reconnu, il n'a pas changé, pas de cheveux blancs, juste un peu plus fort (excuse moi Victor).
C'est extraordinaire, c'est comme si je l'avais quitté la veille, ça m'a fait le même effet lorsque j'ai revu ma cousine Annick PESTEL (épouse CHAPUIS) après 49 ans. J'étais très contente.
Nos camarades de l'O.P., c'est vraiment notre famille.

Evelyne SAUTET [PELLIER]



Quelques informations pour éclaircir Gilles ABDELMOUMENI et Victor AMATA au sujet de Léon LECLERC.

Je reviens sur le parcours de « Léon LECLERC » car moi, j'en garde un excellent souvenir. C'était un garçon extrêmement gentil et sympathique. De juillet 1959 à juillet 1960 (date de mon départ pour l'armée) nous habitions chacun une chambre dans la cour d'honneur au-dessus des bureaux administratifs. Il était un bon camarade, réservé, jamais un mot plus haut que l'autre. Moi, je suis arrivé à Cempuis en 1946, j'avais 5 ans. Je n'ai aucun

souvenir de Léon chargé de la discipline au dortoir des petits, mais plutôt de René MONNIER et Bernard NOËL. Léon était né le 11 juin 1934, il est sorti de Cempuis en 1951, il avait 17 ans. Sa période « guerre d'Indochine » je ne la connais pas, mais il avait dû s'engager très jeune, il en parlait très peu, période trop douloureuse pour lui.

Le premier Juillet 1961, il se marie avec Mauricette ROUGE, une toute jeune fille qui travaillait au domicile de M. et Mme GRENOUILLET. Le 5 avril 1962, il est papa d'une fille Patricia qu'il aime plus que tout au monde, il s'en occupe énormément. Il venait à la Pentecôte ; une photo l'atteste. Il a eu un fils en 1968. A la Pentecôte 1969, je l'ai revu, il était très triste et déprimé, il m'a dit qu'il avait des problèmes familiaux et qu'il ne les acceptait pas. Il se donne la mort 29 avril 1970. Je n'en connais pas la cause exacte. Peut-être a-t-il emporté avec lui son secret ? Pour le « Pont du 1er mai 1970 » je m'arrête à Cempuis avec ma femme et mon fils et j'apprends son décès. J'ai eu beaucoup de peine à l'accepter … encore aujourd'hui. C'est bien d'en reparler, j'ai tellement de bons souvenirs avec lui. Il repose au cimetière « Le Hamel » à Cempuis dans l'abandon le plus total …

Alain FOURRIER

RENÉ

J'avais un camarade — René — hier, il nous a quittés. — Camarades a l'O.P. dans les années 30 et toujours, plus tard dans les années de guerre, nous le sommes restés lors de nos rencontres cempuisiennes, amicales et de nos aventures, en mémoire, déjà racontés du Prés St. Gervais Porte des Lilas ! La Contrescarpe rue Rollin !

Après ? Une éclipse ! Un trou de 40 années ! Tant et plus exigeante est la vie familiale, professionnelle que l'oubli est réciproque ! Beau résultat ! ... Mais la vie a de ces tours ! …

Un beau dimanche de septembre 1996, Ginou, ma fille, nous invite, Odette et moi pour un voyage sur les traces de Vincent Van Gogh à Auvers-sur-Oise. Pour commencer, visite commentée du pauvre logis où le peintre s'est donné la mort, puis nous allons par les chemins du village faire la reconnaissance des abords de l'église dont le peintre a immortalisé l'image. Les champs de blé que nous avons parcourus sur la plaine ont laissé aussi un souvenir immortel à ses admirateurs et pour finir, pour rendre un dernier hommage au peintre nous nous dirigeons vers le cimetière d'Auvers où Van Gogh est enterré. Là, pas très loin d'une entrée, au bord dune allée, mon regard est attiré par l'inscription dans le marbre d'une tombe récente : "Georges Prosper 1920-1990" ! Est-ce possible ! Non ce n'est pas lui, le gars de l'O.P. ! …D'ailleurs il est né en 1921, comme moi de la promotion cempuisienne de 1937 ! Oui, mais Georges habitait la région, pas très loin, à Persan-Beaumont !... Alors, pour éclaircir ce triste mystère j'ai entrepris des recherches. Par téléphone je suis tombé sur une Prosper, jeune demoiselle demeurant à Persan, qui m'affirme dans un grand éclat de rire, que son grand-père Georges se porte à merveille et qu'il demeure, depuis sa retraite, en Bretagne près de Plancoët. Enfin rassuré sur l'existence de Georges et sur cette bonne nouvelle je me suis empressé d'écrire à ce satané copain ressuscité ! Et de là, de fil en aiguille, Georges et son frère René ont pris la décision d'un rendez-vous à la Pentecôte 1997 où nous allons nous retrouver, disons miraculeusement, après une éternité de plus de 40 années ! Et à la fête venue, à l'O.P., dans la grande allée sur le chemin du Caveau j'ai attendu la procession des amis venus se recueillir sur la tombe de Gabriel Prévost. Sans difficulté j'ai reconnu mes deux camarades au milieu des personnalités cempuisiennes. J'ai été étonné de retrouver dans nos discour les mêmes souvenirs racontés de note enfance, pourtant si lointaine.
Mais quoi, rien de plus naturel que cette mémoire presque fraternelle !

Georges s'est inscrit à notre association mais vu la distance de son

domicile en Bretagne non bretonnante il ne peut assister à nos réunions. Nous nous sommes revus depuis au moins quatre ou cinq fois. Quant à René nos contacts ont été assez nombreux. Inscrit à l'association il a participé activement à nos réunions, au bulletin "Le Cempuisien" où nous avons pu lire ses articles particulièrement intéressants.

Aujourd'hui, pour toujours René nous a quittés ! A la réception de l'annonce du décès de René cela ma paru invraisemblable, irréel. Hier encore j'entendais sa voix an téléphone qui m'assurait de sa profonde tristesse en apprenant le décès de mon épouse Odette et d'ajouter en vieux camarade, pour me réconforter dans mon chagrin, ne pouvant se déplacer, qu'il serait à mes côtés lors de la prochaine réunion cempuisienne. René, en m'annonçant son très prochain voyage à Dinard pour aller voir son frère affaibli et sa belle-soeur Lucienne, m'avait paru heureux et résolu d'effectuer cette visite dans la Lointaine Bretagne. Comme je lui demandai des nouvelles de sa santé fragile, conscient et philosophe il me répondit "vu mon grand âge, la maladie me fera bien la grâce d'attendre un peu !"

Daniel REIGNIER.

L'HIVER 1947

Le froid cingle, gifle, transperce. Puis engourdit. La température descend si bas que la Seine pâlit et s'immobilise. Dans le Nord, en Picardie, les canaux sont gelés, les péniches paralysées.

Le charbon déjà rationné, n'arrive plus à Paris. Les coupures d'électricité se succèdent et dans les maisons les mains s'ankylosent, les pensées s'atrophient.

Il y a deux ans que la guerre est terminée et l'inquiétude demeure de manquer, souffrir. Tickets de pain, tickets de charbon, tickets de beurre, il faut arracher ces bouts de papier aux carnets de rationnement pour pouvoir manger, se chauffer un peu. Et la terrible vague de froid de l'hiver 1947 plonge le pays dans un sentiment de précarité et de vulnérabilité.

Le Floch

OCTOGENAIRE CERTES, MAIS TOUJOURS CEMPUISIEN

Par le biais des informations qui s'échangent entre les Cempuisiens internautes j'ai eu communication de trois articles à paraître dans le prochain bulletin qui nous sera adressé avant la Pentecôte. Il s'agit :

- THEO « Attention au bouif » – de Gilles Abdelmoumeni
- Dimanche 5 Septembre1937 de Daniel Reignier
- Droit de réponse Le Sens Critique - de Daniel Reignier

D'abord, félicitons et remercions les auteurs. Félicitations et remerciements qui s'adressent également à tous ceux qui participent à l'édition de notre bulletin, qu'ils soient auteurs, gérants, secrétaires, etc. …Ces trois articles m'inspirent quelques réflexions, qui me semblent relever du simple bon sens. Tous les comités qui ont assumé la responsabilité de faire vivre notre Amicale ont été confrontés aux problèmes nombreux, liés à la publication de notre bulletin. Ils y sont tous parvenu, avec succès en dépit des aléas qui, régulièrement viennent compliquer le bon déroulement de l'édition. La principale difficulté consiste, du moins je le suppose, à trouver de bonnes volontés qui acceptent de rédiger. De temps en temps et bien timidement quelques articles, certes intéressants, mais hélas peu nombreux, sont proposés (mis à part Daniel Reignier et Guy Hachour) faut-il l'admettre que les rédacteurs se font rares, très rares. Convenons-en le Cempuisien est un animal qui n'écrit pas, non pas qu'il ne sache pas, loin s'en faut, mais il n'aime pas. On a le sentiment que cet exercice d'écriture est au-dessus de ses forces ! ! ! Les deux articles Le Bouif et le Dimanche Septembre1937, sont des souvenirs. Nous aimons ces évocations qui nous replongent dans notre enfance, notre adolescence. De tels articles devraient être très nombreux dans notre bulletin.

Je souhaiterais maintenant aborder la lettre de Jean Pierre Cornet, sujet sur lequel Daniel apporte quelques précisions.

Je vais vous conter une petite histoire, un peu triste. Dans mes jeunes années, avant la guerre de 40 et l'occupation, j'avais deux amis charmants Michèle et Jacques. Le frère et la sœur. Nous nous fréquentions assidûment et l'amitié aidant, nos vies étaient transparentes et sans secret. Ces deux amis, outre leur père et mère avaient des grands parents qui, à l'époque vivaient à la campagne dans une grande maison d'ailleurs bien confortable.

Souvent, le week-end, j'étais invité. Comme mes amis j'admirais ces grands parents Ils étaient instruits, cultivés, de très bonne éducation, catholiques de surcroît .Ils avaient sur la morale et le civisme une rigueur exemplaire. Le grand-père avait fait l'Ecole Boulle. Il avait créé et fort bien réussi dans

l'entreprise de ferronnerie artistique qu'il avait dirigée de longues années – Son épouse était prof. de français dans une école privée. Ils occupaient très agréablement le temps libre que leur laissait leur retraite, le grand-père en peignant et dessinant, la grand-mère en rédigeant de nombreux articles qu'elle destinait à des revues féminines. Si a cela on ajoute qu'ils étaient tous deux musiciens, lui au violon, elle au piano. On imagine assez bien qu'elle était l'atmosphère, l'ambiance qui imprégnaient cette grande maison. Par ailleurs les grands parents se consacraient également à quelques œuvres caritatives.

Sur le plan politique c'étaient les grands événements de Juin 36 - Le front populaire, les grèves d'usines, les quarante heures, les congés payés, les conventions collectives. Les grands parents étaient très favorables à ces avancées sociales qu'ils approuvaient totalement. Sur ces sujets nous avions de longs entretiens et ces personnes âgées nous inculquaient des idéaux de progrès et de justice sociale. Avec le recul ; je les classerais dans le parti MRP. Ils étaient nos références morales ; plutôt nos maîtres à penser et avions pour eux une grande admiration.

Puis ce fut la guerre, la défaite, l'occupation allemande – Michèle et Jacques réussirent, en passant par l'Espagne, à gagner l'Angleterre – Dans cette période trouble je survécu tant bien que mal – petits boulots à droite, à gauche, en province, parfois à Paris. Je ne pu échapper au STO et fut envoyé en Allemagne comme hélas de très nombreux français. J'avais un peu perdu le contact avec la famille de mes amis Michèle et Jacques et surtout je n'allais plus chez les grands parents.

Puis, heureusement, vint le débarquement, la libération, l'enthousiasme des français pour le Général de Gaulle. Bien entendu je participai à la liesse nationale et j'étais persuadé que mes amis Michèle et Jacques regagneraient la France rapidement ; ce qui fut plus long que je ne l'espérais.

A la suite de circonstances un peu compliquées nous finîmes par nous retrouver. Ce fut un grand moment de bonheur – Cependant ils me semblaient ne plus être ceux que j'avais connus – Lorsque que j'abordai le souhait de retrouver les grands parents je sentais une certaine réserve, un manque d'empressement, j'observai que sur ce sujet ils étaient très discrets, presque gênés. Finalement je me décidai à interroger Michèle. J'espérai qu'en dehors de son frère elle me donnerait quelques explications sur ces réticences apparentes.

Je connus enfin, les vraies raisons de cette attitude nouvelle. Les grands parents, pour lesquels nous avions tant d'admiration, qui avaient été nos modèles, étaient tombés dans le piège de la collaboration. Ils avaient cru à

l'ordre nouveau, à Pétain, à Vichy, ils étaient devenus des collabos. Ils étaient montrés du doigt et subissaient la réprobation de tout leur entourage.

Mes amis Michèle et Jacques en souffraient cruellement C'était comme une blessure faite à eux-mêmes — Leur déception était immense — à la limite ils se sentaient une certaine responsabilité ce qui était totalement absurde. Malheureusement les faits étaient là, nets, clairs, précis — on efface pas plusieurs années de collaboration.

Notre amitié était restée entière mais fini la belle maison des grands parents, les longues discussions sur les sujets qui nous avaient passionnés. Jacques ne supportait pas que l'on fasse la moindre allusion à ses grands parents. Il en souffrait visiblement beaucoup trop.

Si j'ai raconté cette histoire c'est qu'elle me rappelle étrangement le débat qui s'est ouvert sur Cempuis Ce petit article je le destiné particulièrement à Guy Hachour – Il a souhaité créer un débat – il l'a obtenu, les évolutions et les lacunes de l'Institution ont été démontrées, la lettre de Jean-Pierre Cornet presque justifiée, mais tout cela était-il vraiment nécessaire ? aura-t-il permis un progrès quelconque, une amélioration ?

Ce qui est sûr c'est que ceux qui comme moi-même avions une très haute idée de notre institution et de son rôle social et éducatif, ont été profondément blessés, indignés, révoltés. Nous ne disons pas que le réquisitoire qui a été publié est faux, nous aurions simplement préféré qu'on n'en parlât pas. Comme mes amis Michèle et Jacques nous voulions conserver intacte l'image d'une idée, d'un idéal, qui a toujours fait notre admiration.

Notre amitié et notre attachement aux Cempuisiens et à l'Amicale n'en demeurent pas moins totalement. Seule une petite rancoeur au goût amère subsistera au fond de nous-mêmes.

René PROSPER



QUI SE SOUVIENT DE TOI RENE PECHEREAU?

Sans doute beaucoup de Cempuisiens. A savoir, ceux qui t'ont côtoyé chaque jour dans la période 1949-1961. Tu étais né en 1944. Pour les Cempuisiens tu t'appelais « Pépeche », surnom réservé uniquement pour tes meilleurs copains et copines, une marque d'amitié en quelque sorte. Aujourd'hui, je suis triste car tu as décidé de nous **quitter le jeudi 15 mars dernier**. J'ai perdu un frère. Tu avais 63 ans et espérais vivre une paisible retraite, bien mérité, à **CHEVAGNES** dans l'Allier, dans le village où Françoise (ton épouse) est née ... malheureusement la maladie t'a rattrapé. Pourtant tu seras toujours présent dans mon cœur, impossible de t'oublier. D'abord, parce que nous

avons grandi ensemble, pratiqué les mêmes sports, appris le même métier : ajusteur, et ensuite travaillé près de 40 années en usine pour connaître les mêmes galères : le chômage.
Nous avons tissé des liens ensemble tout au long de notre vie, nous ne manquions jamais les bals à la Mairie du 5ème puis, tous les ans, nous nous retrouvions pour la fête de la Pentecôte avec nos épouses et les enfants. Nous étions tout un petit groupe, presque toujours le même : Michel et Annie SIROT-HOUSSAYE, Maryvonne et Jean Claude PLICHON-LE GALLE, François et Martine AUGENDRE, Madeleine LALLEMAND et son mari et bien d'autres encore. Que du bonheur et des moments inoubliables, qui effaçaient momentanément le chagrin qui t'a envahi à la disparition de ta fille Christine. Le malheur ne t'a pas épargné. Pourtant quelques années plus tard, un petit rayon de soleil a réapparu : la naissance de Gilles.
Pépeche tu nous manques aujourd'hui, mais je crois que tu es heureux auprès de ceux que tu as aimés. Au revoir « Pépeche ».

Alain FOURRIER, mars 2007, élève de l'O.P. de 1946-1960



AU REVOIR MON « COP »

Tu viens de nous quitter, trop rapidement à notre goût, pour un monde meilleur … (peut-être ?)

Nous sommes entrés à la même période à l'O.P. (en 1949).

Nous avons eu les mêmes professeurs, les mêmes surveillants, nous nous sommes côtoyés dans les mêmes classes tout le long des 10 années d'O.P.

Nous avons eu quelques « coups de gueule » tous les deux et pourtant, mon premier bisou à un garçon … c'est toi cher PEPECHE à qui je l'ai donné.

J'aurais toujours dans le fond de mon cœur, une pensée pour mon « cop » de l'O.P. Où que tu sois, je t'envoie toute mon affection.

Maryvonne PLICHON-LE GALLE - Avril 2007



PEPECH, tu étais le plus gentil de mes diables du nord-sud. Je t'avais rencontré par hasard du coté de Villeneuve st Georges, il y a une dizaine d'années (avec Coin-Coin), puis nous nous étions re-perdus de vue. Bon voyage, ma tristesse t'accompagne, mais je suis sûr que là où tu vas tu empêcheras tes voisins de faire des bêtises (n'est ce pas Miguel?).

Claude BERTRAND

LETTRE A MADELEINE LALLEMENT

Aujourd'hui, j'ai envie de parler de toi, et de l'O.P.

Je sais que tu est arrivée une année avant moi, c'est-à-dire en 1948 ; tu avais quatre ans … une toute petite fille.

Peu à peu, il a bien fallu que tu te plies aux règles de l'orphelinat et de son éducation très stricte : de la maternelle, à la dernière des trois classes commerciales, tu as été une élève très studieuse et brillante.

*** Te souviens-tu, de Monsieur Wolff ? en classe de certificat d'étude et de son épouse (une toute petite bonne femme qui avait la classe en dessous),

Madame Wolff toujours bien habillé, avec sa jupe cintrée, son chemisier bien repassé et son petit chignon toujours impeccable.

*** De Monsieur Lenthéric en classe de première commerciale qui, à ses heures de repos allait à la chasse aux corbeaux dans le bois.

*** De Monsieur Oulerich (le professeur de sport) … Oh! tu dois t'en souvenir, c'est avec lui que nous avons joué au hand-ball.

*** Des Messieurs: Hamel, Calendrier, Martin, qui ont été tes professeurs pour les deux dernières années, dans les classes commerciales.

*** De Mademoiselle Pagnon (notre professeur de couture), qui était d'une gentillesse et d'une patience extrême, et sous son enseignement, tu as obtenu ton C.A.P. de secrétaire (*NDLR : avec Mlle Vacher plus exactement*)… et par la suite tu as obtenu un poste de conseillère en économie sociale et familiale, puis d'éducatrice technique spécialisée …

C'est avec plaisir que nous nous sommes revues assez régulièrement, en compagnie de ton époux Jacques et de tes enfants aux "Pentecôtes" de Cempuis.

Puis la vie continue … avec ses joies … avec ses peines.

Aujourd'hui, je sais que tu ne pourras pas répondre à ma lettre, et j'ai le cœur bien lourd … je viens d'apprendre la très mauvaise nouvelle … tu es partie rejoindre les anges le 20 octobre 2006 dans les airs, là où l'on ne souffre plus : tu n'avais que 62 ans.

Je suis sûre, à quelque endroit que tu sois, de la haut, tu veilleras sur tous ceux que tu aimais …

Tu resteras dans nos cœurs.

Au revoir chère Madeleine

(Maryvonne Plichon-Le Galle)

CEMPUISIENNES — CEMPUISIENS

Le Comité de l'Association des anciens élèves de Cempuis a besoin d'aide ! Il faut dès à présent prévoir le remplacement de certains membres du Comité, dont l'âge devient… « Honorable ».

Irénée Conjat 82 ans – Roland Léonard 79 ans et dans une moindre mesure, mais il faut y songer sérieusement : Roger Grappey 72 ans – Jean Saïdi 67 ans.

Il devient URGENT et INDISPENSABLE que de plus jeunes (ou de jeunes) Cempuisiennes, Cempuisiens rejoignent le Comité.

Si la relève ne se fait pas, nous risquons la disparition de notre Association dans un proche avenir.

Nous sommes prêts à former et à aider celles et ceux qui voudront bien nous rejoindre.

Le comité se réunit tous les 2 à 3 mois à Paris, au siège social. Il n'est pas nécessaire d'être Parisien pour participer. Ceux qui sont éloignés de Paris peuvent nous aider en communiquant par ordinateurs.

Ne laissons pas disparaître les souvenirs de notre jeunesse à l'O.P. !

Le Comité, 15 juillet 2007

« LA TOTALE »

AMYGDALES, APPENDICITE ET CIRCONCISION.

Monsieur le docteur

Auriez vous la bonté de faire admettre mes fils à l'hospital en vue d'une circoncision qui à mon avis est plus que necessaire. J'espère que cette petite operation ne posera pas de problemes.

Dans l'attente Recevez Monsieur mes sincères remerciements.

Monsieur le docteur

Auriez-vous la bonté de faire admettre mes fils **** et **** à l'Hôpital en vue d'une circoncision, qui à mon avis est plus que nécessaire. J'espère que cette petite opération ne posera pas de problèmes.

Dans l'attente recevez Monsieur mes sincères remerciements

Signature

Cette lettre a été envoyée à l'administration de l'orphelinat Gabriel Prévost dans les années 65. La photocopie de cette lettre a été faite par un ancien qui a consulté son dossier aux archives de Paris : 18 boulevard Sérurier, 75019 Paris – métro Porte des Lilas – téléphone 01 53 72 41 23 – fax 01 53 41 34.

Vous avez vous aussi, des documents qui vous surprendront sûrement. Nous avons une lettre type et les numéros de carton où sont déposées les archives qui vous concernent. N'hésitez pas à nous demander votre numéro de carton et la lettre type (si vous ne les avez pas en votre possession).

Le Comité

BIBLIOGRAPHIE

« Le triangle voyageur », journal intime de l'affaire Maurice Mercier de Olivier Fourrier *.

L'auteur, Olivier Fourrier, qui signe avec « *le Triangle voyageur* » son premier roman est né à Paris en 1967. Issu d'une famille modeste, c'est en banlieue qu'il a grandi, et qu'il réside encore actuellement. Après des études d'Histoire économique et d'Histoire contemporaine, il choisit de devenir enseignant dans un collège du Val de Marne classé ZEP et Zone Sensible dans lequel il s'est engagé auprès des jeunes en grande difficulté scolaire. C'est à la suite de la découverte du passé troublé et troublant de son grand oncle, décédé récemment (alors que sa famille le tenait pour mort depuis de nombreuses années), qu'il décide d'écrire. Au fur et à mesure de l'enquête successorale, des révélations et des découvertes surprenantes apparaissent au grand jour. Olivier Fourrier décide alors de construire une fiction où il mêle cette histoire familiale digne d'une véritable intrigue policière avec ses réflexions sur le sens de la vie mais aussi sur le sens de l'Histoire.

Publié sur Internet par Rebecca Forester dans : trianglevoyageur, dimanche 10/12/2006

* (Fils d'Alain Fourrier, Cempuisien qui a été élève à l'orphelinat Gabriel Prévost de 1946 à 1960)

LE GENIE EUROPEEN *

Luc FERY, philosophe, ancien ministre de l'Education Nationale et de la recherche de 2002 à 2004 vient d'écrire un livre sur la « *Politique et vie privée à l'âge de la mondialisation* » dont le titre est « *Familles je vous aime* ».

Dans un essai L. FERRY développe ses réflexions sur la résorption de la dette, le libéralisme, et « Que faire » pour sauver la France du déclin.

Il termine, en conclusion, par un chapitre sur le génie européen.

Daniel REIGNIER

*** le texte de Daniel Reignier « *Le génie Européen* » devrait paraître dans un prochain numéro.**

CARTOUCHE ET LOYOLA

M. Robin, directeur de l'orphelinat de Cempuis, a été révoqué de ses fonctions. Il fallait s'y attendre, et nous ne sortons pas du programme. Comme on n'avait à lui reprocher que son grand dévouement, la belle générosité de son âme et la supériorité de son intelligence, on n'a pas pris la peine, dans l'arrêté qui le dépouille, d'expliquer cet acte administratif, lequel est vraiment une chose

lâche et honteuse, quelques-uns ont même prononcé : un crime. M. Robin a été révoqué purement et simplement, sans phrases. C'est plus commode. Cela laisse aussi — précieux avantage —, autour de l'homme frappé sans raison et avec une si muette rigueur, on ne sait quelles vagues, quelles étranges accusations que chacun est libre d'interpréter à sa fantaisie, et de transformer, selon la malpropreté de son coeur, en images licencieuses et comme les écoles des frères nous en ont montré, hélas ! de trop fréquents, de trop transparents exemplaires.

Cette flagrante injustice a été accomplie par un gouvernement qui s'intitule républicain, sous la double pression des prêtres et des panamistes. Pour cette belle besogne, Loyola s'est adjoint Cartouche. Le goupillon a fonctionné avec la pince-monseigneur. Edifiante coalition, à laquelle personne ne peut résister aujourd'hui, et que célèbre M. Spuller. Aspergé par l'un, crocheté par l'autre, il faut bien qu'on succombe. Mais il semble que, M. Robin ayant été vaincu et dûment dévalisé, il eût été convenable de le laisser tranquille désormais. Pas du tout, et vous ignorez ce que c'est que l'idéal de M. Leygues. La morale chrétienne et la raison d'Etat exigent que l'on continue de s'acharner contre l'ennemi à terre. On doit le piétiner jusqu'à ce qu'il n'en reste plus trace. C est ce qu'on fait. Il ne se passe pas de jour qu'on n'outrage M. Robin avec fureur, qu'on ne le calomnie férocement, qu'on ne le représente comme une sorte de monstre sadique et, même, comme un joyeux escroc. N'a-t-on pas insinué qu'il avait peut-être, car il faut être prudent et canaille dans l'insinuation, détourné une somme de deux cent mille francs, sans doute pour satisfaire d'inavouables passions ?

Et c'est au nom de la religion d'amour et de la Révolution, unies aujourd'hui dans un même esprit de ténèbres, dans une même folie de domination haineuse, que ces infamies s'accomplissent ! C'était bien la peine de chasser de leurs couvents les moines et de leurs écoles les jésuites. Nous sommes mûrs pour la conquête noire ! Et il est temps que le Sacré-Coeur projette, sur Paris vaincu, l'ombre de sa Croix tentaculaire !

Tous ceux qui connaissent M. Robin disent de lui que c'est le meilleur des hommes, que nulle âme ne fut plus ardente au bien, plus consciente de ses devoirs, plus clairvoyante et scrupuleuse dans cette délicate et sublime mission: l'éducation de l'enfance.

Tous ceux qui connaissent l'école de Cempuis en rapportent des choses touchantes et charmantes. Jamais on ne vit, dans une agglomération d'enfants, autant de santé et autant de joie. Rien que des joues fraîches, des corps souples, et des regards heureux qui ignorent les curiosités impures et la déprimante tristesse des mystères cachés. Un homme d'une haute vertu m'a dit, au retour d'une visite à Cempuis, textuellement ceci :

Pour la première fois, j'ai eu l'impression d'une enfance et d'une jeunesse vraiment jeunes et enthousiastes, et j'ai compris qu'il pouvait sortir de là de

vrais hommes et de vraies femmes, c'est-à-dire des êtres admirablement armés pour le travail et la vie sociale et qui, protégés contre les disciplines esclavagistes de l'autorité, contre les déceptions énervantes des religions, purs de tout mensonge, sauront peut-être trouver le bonheur en soi-même, et réaliser par là la beauté de la vie. Ce qu'il y a de merveilleux et de profond dans le système de M. Robin, c'est qu'il a su faire du travail une foi, et qu'il a illuminé le plus vulgaire des métiers d'une belle lueur, d'une radieuse flamme d'idéal. Le plus difficile est d'apporter, en ce que l'on fait, une chaise, une paire de bottes, un semis de fleur, une étoffe, un tableau, un livre, de l'amour, qui est aussi de l'intellectualité. A ce compte, il n'y a plus d'infériorité dans les métiers, même les plus humbles, et un serrurier qui travaille son fer avec amour, et par conséquent avec art, vaut le sculpteur admiré qui crée une belle statue et l'écrivain qui produit un beau livre. Voilà ce que M. Robin apprend à ses enfants. Et il n'est pas téméraire d'espérer qu'il peut sortir de cet admirable système toute une rénovation dans les conditions sociales. Elever l'ouvrier jusqu'au rôle de créateur conscient, donner à sa vie l'intérêt de toute une recherche, de tout un rêve d'artiste, quoi de plus beau ?

C'est bien là que le prêtre et le politique, à qui, pour perpétuer leur domination, il faut des troupeaux de brutes, ont flairé le danger. Ils ont compris que, de Cempuis et des établissements fondés sur la même philosophie de liberté et de dignité humaines, ne sortiraient plus les électeurs soumis et les fervents du mensonge religieux. Il fallait décourager tous les novateurs, et les novateurs ont été frappés dans la personne même de M. Robin. Ils sauront maintenant à quoi l'on s'expose en tentant de réveiller, dans la brute humaine, ce qui y sommeille de divin.

Octave MIRBEAU

(Texte paru dans « *Le Journal* », le 9 septembre 1894.)

1953 – SOUVENIRS D'ECOLE d'un collégien parisien

Les dents barrées par un appareil qui donne à sa voix un son métallique, Pacotte nous dépasse d'au moins une tête. Il deviendra ambassadeur, mais pour l'instant c'est mon cheval : les batailles vont en effet reprendre entre les deux sections d'une même classe ; les plus petits sur le dos des plus hauts vont se ruer les uns contre les autres dans des assauts violents, jeter sur le ciment de la cour les cavaliers adverses. Stratégies et connivences s'ébauchent en général au réfectoire.

Cette salle, nous y pénétrons à 12 heures en file indienne, sous les aboiements de MONGINS : « je ne veux voir qu'une seule tête ». Arrivent des plats qui fument, saucisses bourrelées de graisse, lentilles aux cailloux, sur de longues tables de marbre.

La discipline s'autorise des répits pour libérer officiellement la part de sauvagerie ; elle se propose d'endiguer les cruautés ordinaires des jeunes gens, mais avec hypocrisie, elle se contente de dissimuler des instincts vivaces. Elle provoque en retour une autre dissimulation : on se cache et on se ment pour échapper au bonnet d'âne, aux coups de règle sur les ongles et à l'agenouillement sur les graviers.

Comment ai-je pu supporter cette existence-là pendant onze heures par jour pendant neuf ans ?

Un collège - Où y vit une guerre larvée des élèves contre leurs maîtres et, entre eux, division contre division.

Les plus costauds essaient leur force sur les petits qu'ils intimident ; quelques dadais de sixième pressent contre les portes des pissotières ce malheureux MERCADET dont la tête ne leur revient pas, ils lui tordent le bras, lui envoient des bourrades, dans le vacarme de la récréation on n'entend pas les plaintes.

Les surveillants n'interviendront qu'au premier sang pour expédier les coupables en étude avec des lignes à copier.

Les professeurs participent à cet univers de brutes. Un souffre-douleur, quelle excellente façon de prévenir les chahuts.

Ce bon Monsieur PETITOT, sans jamais quitter son sourire fin, s'attaque dès le premier jour à BERNIGON ; il rougit comme une tomate quand on l'interroge, celui-là, provoque des moqueries bienvenues , et PETITOT force la note, interroge à tour de bras, met à la question : « BERNIGON, au tableau ! » , « BERNIGON, debout ! Récitez-nous Le Loup et l'Agneau, mais en français !

BERNIGON débarque du Morvan, belle région de France et il a un accent qui amuse la classe. Pourquoi BERNIGON ne se révolte-t-il pas. Isolé, dénigré, moqué, accablé, torturé, il souffre derrière son masque de bonne humeur pataude. J'ai retrouvé sa trace vingt ans après, par le biais de POLASTRON : sec, méchant, volontiers injuste, BERNIGON dirigeait l'antenne d'une banque hollandaise à SINGAPOUR.

L'école compartimente votre temps. Dans ces bâtiments clos, a priori hostiles, où l'on vous dresse, soit vous rentrez dans un groupe par affinités ou par hasard, soit vous jouez le solitaire qu'on rejette et dont on plaisante. Trop tard pour BERNIGON. Qui voudrait partager des secrets avec ce balourd ? Les messages en code, les mystères, la frime, un vocabulaire à l'écart des béotiens, cela vous pose, vous apprenez à paraître ; BERNIGON restera le clown du professeur et de la classe.

P. REIGNIER

BULLETIN N° 3 Mars 1883



SOMMAIRE : J. G. Prévost.— Donateurs.— Population de l'Orphelinat Prévost.— Nouvelles.



J.G. PRÉVOST

Diverses circonstances dont les principales sont les évènements de 1870-1871 empêchent d'aboutir le projet de société civile de l'œuvre Prévost (Colonie agricoles pour l'enfance et asile pour la vieillesse.)

Ce projet est indiqué dans une brochure rédigée par M. Kunemann, docteur en droit, et pleine des nobles pensées de Prévost et de ceux qui l'ont précédé dans la carrière humanitaire.

M. Prévost, alors âgé de 78 ans, dut borner son énergie à l'entretien de sa fondation à Cempuis. Entouré de tentatives plus ou moins désintéressées ayant à se débrouiller au milieu des difficultés administratives, il eut bien de la peine à réaliser son projet.

Cependant sa persévérance et sa bonne volonté triomphèrent de tous les obstacles. Il désirait que son œuvre lui survécut, et cherchait quels héritiers la continueraient. Inutile de rappeler après quels essais il en arriva à la meilleure des solutions. Dans une série de testaments et de codicilles écrits de 1871 à 1875, il laissa toute sa fortune au département de la Seine

Après sa mort, 28 avril 1871, les héritiers, membres de sa famille attaquent ces testaments, et ce n'est qu'après des procès qui durent plus de 5 ans, que le Département de la Seine, en août 1880, entre définitivement en possession du legs Prévost.

Population de l'Orphelinat Prévost

Culture et ferme : Mr et Mme Rousseau depuis le 29 janvier.

Jardin : A. Léveillé, depuis le 1er février.

Cuisine : Mme E. Léveillé, depuis le 8 janvier.

Enfants partis : Le 31 janvier, Marigny René.

Le 20 février : Badré Louis, Gustave et Fernand Choisy.

Nouveaux venus : le 25 janvier, Huguenotte Léon, 14 ans, Devillé Charles, 5 ans, Louis et Ernest Beaudoin, 7 et 5 ans.

Le 19 février : Andignoux Edouard, 12 ans, Bleus Jules, 9 1/2, Houreux Charles, 8 1/2 ans, Lusinarre Alfred, 10 ans, Vilcocq Eugène, 10 ans, Issenchmid Marie, 11 ans.

Les changements opérés depuis le 28 décembre 1882, ont désorganisés les sections qui auront une organisation provisoire jusqu'au moment où la population de l'Orphelinat sera complétée.

DONATEURS

Nous regrettons d'avoir oublié de mentionner parmi les donateurs du Nouvel An, MM. Yung, fabricants de jouets en caoutchouc, les directeurs des maisons du Printemps et du Louvre, qui ont contribué à enrichir notre petit musée scolaire, et M. Valyn qui nous a envoyé ses intéressantes et utiles Tablettes du Travail.

NOUVELLES

Le 17 janvier 1883, les plus grands enfants de l'Orphelinat ont fait à Poix une excursion de près de 38 kilomètres. Nos jeunes pédestriens s'en sont tirés avec vigueur et entrain qui leur fait honneur.

Partis à 6 heures 30 sous un ciel resplendissant d'étoiles au milieu desquelles dominait l'éblouissante Vénus, les excursionnistes revinrent à 8 heures du soir ayant devant les yeux la plus belle partie de la voûte

céleste où brille Orion, Sirius, le Taureau, les Pléiades, encore embellie par la présence de Saturne et de Jupiter en conjonction avec la Lune à son premier quartier.

Le chant, le clairon, la botanique, la conversation animée font oublier que la route est longue, et à peine à la fin de la journée, un des plus vaillant a mal au pied par la faute d'un pli de bas ; ce qui fournit aux autres l'occasion de montrer leur esprit de solidarité en se disputant l'avantage de soutenir leur camarade.

Arrivés au but, nous visitons la sucrerie dont le sous-directeur, M. Blond, nous fait les honneurs avec amabilité que n'amoindrit pas pour nous l'habitude d'être partout traités de même. Quelle splendide leçon de chose reçoivent nos enfants ! ils reconnaissent agrandis ou transformés des appareils qui leurs sont familiers, lave-racines, hache-racines, pressoir, et en voient bien d'autres dont l'étude leur sera maintenant plus facile et agréable.

La course au viaduc auquel nous conduit une belle promenade, la visite de la brasserie de M. Vasseur chômant malheureusement ce jour-là, complètent notre excursion.

Ce n'est pas sans orgueil que nous traversons les villages en chantant les beaux chants de notre répertoire, et que nous contribuons ainsi pour notre petite part aux modeste progrès de la civilisation en popularisant une musique choisie et des paroles propres à éveiller partout de généreux sentiments.

* *
*

Dameraucourt est un village à 9 kilom. De Cempuis. Parfois après les pluies abondantes, un joli ruisseau coule au fond de la vallée qu'il domine. Et nous, au bonheur desquels il ne manque qu'un cours d'eau, nous profitâmes le 4 février, d'une éclaircie pour aller voir le petit fleuve.

Nous voulions, de plus, aller revoir ce qui restait des fouilles faites l'année précédente, sous une roche pittoresque située dans le bois. Nous avons retrouvé là de nombreux ossements d'hommes et d'animaux que nous avons ajoutés à nos collections en attendant que nous puissions en déterminer l'origine.

* *
*

L'ORPHELINAT PRÉVOST. N° 3. — MARS 1883

Le jeudi 22 février, nous faisons une autre excursion à Crèvecœur. Partis à 7 h du matin par un temps peu favorable, nous arrivions au but de notre promenade vers 9 heures et demie. L'entrain, la gaîté étaient nos compagnons de route ; chants et sonneries de clairon se succédaient, le plaisir animait tous les visages.

Enfin nous voici à Crèvecœur. C'est un centre industriel : on y trouve quelques fabriques importantes. Nous en avons visité deux : une sucrerie et un tissage mécanique. La sucrerie ne fonctionnait pas ; nous l'avons visitée quand même ; mais une grande partie de l'intérêt qu'elle nous aurait offert en toute autre circonstance nous fut enlevée.

Heureusement nous avons été amplement dédommagés de ce contretemps en visitant le tissage de MM. Grégoire frères. Ces messieurs se sont mis à notre disposition avec une extrême bienveillance. En faveur de notre petite troupe tous les règlements furent oubliés et les portes s'ouvrirent toutes grandes pour nous.

Dire l'étonnement et la joie des enfants serait chose difficile. A leur vue s'offrait une immense salle garnie de 276 métiers à tisser.

Tous s'approchaient pour mieux voir, pour profiter des explications fournies par un des patrons ; mais les yeux avaient plus beau jeu que l'oreille : à peine si de temps à autre celle-ci pouvait saisir quelques mots. Nous avons visité des ateliers plus calmes : le dévidage, l'ourdissage, l'encollage. N'oublions pas la salle des machines qui peut passer pour un vrai salon, tant tout y est propre et bien rangé. Nous avons quitté à regret l'usine pour aller nous restaurer.

Notre dernière heure de séjour à Crèvecœur fut consacrée à la visite de l'hospice laïque où nous avons été cordialement reçus. Nous avons essayé de payer ce bon accueil par des chants qui ont charmé une foule assez nombreuse accourue pour voir et entendre notre petite troupe.

Le départ suivit bientôt, et le retour s'effectua avec le même entrain et la même gaîté. Nous arrivâmes à Cempuis vers 6 heures du soir, un peu fatigués mais formant de nouveaux projets d'excursions.

Le Directeur de l'Orphelinat Prévost : PAUL ROBIN.

Imprimerie de l'Orphelinat Prévost. Composé et imprimé par les élèves. – 14 13 3 83.

BULLETIN N° 4 Mai 1883



SOMMAIRE : J. G. Prévost.— Observations Météorologiques.— Commission administrative.— Population de l'Orphelinat Prévost.— Nouvelles.

J.G. PRÉVOST

Voici un extrait des parties du testament de J. G. Prévost qui intéressent l'Orphelinat :

« Averti par l'état de ma santé qu'il est temps des précautions contre une mort subite, je profite de la parfaite liberté d'esprit dont je n'ai pas cessé de jouir jusqu'à présent, pour écrire ici mes dernières et fermes volontés.

» Mon plus grand désir est d'assurer le maintien à perpétuité de l'œuvre que j'ai entreprise il y a plusieurs années, en formant l'établissement de Cempuis. Tous les membres de ma famille sont assez riches pour n'avoir pas besoin de ma fortune qui ne servirait qu'à leur donner du superflu, tandis qu'elle peut servir à sauver de la misère et du vice des milliers d'êtres humains.

» C'est pourquoi j'institue pour mon légataire universel, en toute propriété, le Département de la Seine, à charge d'affecter la totalité de ma fortune à l'entretien du plus grand nombre possible d'orphelins des deux sexes dans ma maison de Cempuis.

» Sauf quelques legs particulier, je fais don au Département de la Seine de tout ce que je possèderai au moment de mon décès, avec les prescriptions suivantes :

» 1° Que le Département s'engage en acceptant ce legs, à l'employer en totalité à l'entretien et au développement de l'Orphelinat de Cempuis. Je ne veux pas que cet argent soit versé dans les caisses de l'Assistance publique pour être employé au gré de l'Administration ; j'entends qu'il soit perpétuellement et exclusivement affecté à la désignation spéciale que je lui assigne.

» 2° Que l'établissement ait toujours pour directeur, sous directeur, instituteurs et institutrices, des laïques, afin que tous les enfants y soient recueillis d'une façon égale et sans esprit de secte.

» Enfin je nomme et constitue un Comité de patronage de onze personnes qui servira de trait d'union entre moi et l'administration du Département, et je décide qu'au fur et à mesure des décès survenant dans ce Comité, ce sera le Conseil Général de la seine qui avisera avec les membres survivants de ce Comité. »

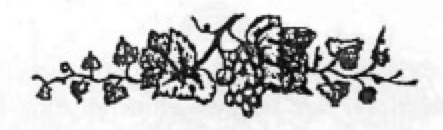
Observations Météorologiques

Pour l'année 1882

MOIS	Jours de pluie	Millimèt. de pluie tombée	La plus basse température et sa date		La plus haute température et sa date		Jours de calme	Jours de fort vent	Jours sans soleil	Prés^ce du soleil
Janvier	11	12,9	- 4,7	22	13,0	7	23	6	19	0,09
Février	7	38,9	- 6,6	2	15,0	25	19	9	14	0,25
Mars	10	35,1	- 1,5	7	21,0	25	19	7	9	0,23
Avril	11	63,3	- 0,3	1	25,3	22	20	6	2	0,18
Mai	10	103,5	- 1,0	5	26,5	23	23	2	5	0,45
Juin	17	80,2	2,0	17	28,0	3	17	7	7	0,22
Juillet	14	92,5	5,5	26	27,7	15	16	7	9	0,32
Août	8	75,0	5,7	28	31,5	12	13	7	13	0,26
Septembre	4	22,0	0,6	16	24,2	3	14	1	11	0,22
Octobre	15	74,4	- 0,1	31	21,5	11	17	7	16	0,12
Novembre	19	159,1	- 2,7	19	14,2	3	12	12	11	0,21
Décembre	12	57,0	- 5,0	11	13,0	27	16	5	23	0,09
TOTAUX	138	806,9					208	77	140	0,20

L'ORPHELINAT PRÉVOST. N° 4. — MAI 1883

En outre, il y a eu : 14 orage, 5 jours de gelée, 2 jours de neige, 2 jours de grêle, 30 jours de brume ou de brouillard, et nous avons observé deux reflets d'aurores boréales.



COMMISSION ADMINISTRATIVE

Un nouveau pas des plus important vient d'être fait vers la constitution définitive de l'Orphelinat, qui n'avait jusqu'ici qu'une organisation provisoire.

Le Comité d'Admission et de surveillance vient d'être nommé.

Il se compose de dix membres, la moitié élus par le Conseil Général :

MM. Darlot, Prétet, A. Rey, Rousselle, Thulié — Conseillers Généraux

L'autre moitié désignés par le préfet :

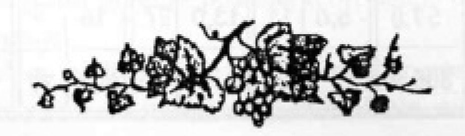
MM. F. Buisson, directeur de l'Enseignement primaire ;

Garnier, chef de division à la Préfecture de la Seine ;

E. Mascart, professeur au Collège de France, directeur du Bureau Central météorologique ;

Roux, sous-directeur des affaires départementales à la Préfecture de la Seine ;

Salicis, répétiteur d'astronomie à l'école polytechnique.



L'ORPHELINAT PRÉVOST. N° 4. – MAI 1883

POPULATION DE L'ORPHELINAT PRÉVOST

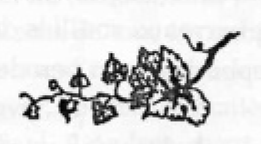
Instituteur : M. Thomas depuis le 4 mars.

Ferme et culture : M. et Mme THOMAS remplacent, le 16 Avril, M. Mme ROUSSEAU obligés de se retirer pour raison de santé.

Enfants nouveaux venus :

Le 12 Mars, Lefèvre Pauline, 3 ans 1/2; le 23 Mars, Naire Henri, 5 1/2; 11 Avril, Beyer Armand, 8 ans, et Jousse Léontine, 7 ans.

Partie le 25 Mars : Issenschmid Marie.



NOUVELLES

En Mars et Avril, nous n'avons fait aucune grande excursion. Cependant une de nos promenades ordinaires a offert un intérêt particulier.

Vivant sur la ligne de partage des eaux de la Somme et de la Seine, nous aimons à aller voir ailleurs les eaux courantes dont nous sommes privés dans le village des CENT PUITS.

Après les grandes pluies de Février et de Mars, des ruisseaux plus ou moins considérables se sont formés dans les vallées près du faite et ordinairement sèches.

C'est ainsi que nous à 3 kilomètres, une soi disant rivière, appelée la Mertu, qui coule, suivant les uns, tous les sept ans, suivant les autres, tous les trente ans, au pied d'un joli coteau appelé le Mont Saquin.

Mercredi 21 Mars 1883, nous avons célébré la fête du Printemps en allant suivre pendant deux ou 3 Kilomètres les flots tumultueux de la Mertu ; les enfants poussaient des cris d'admiration en découvrant ses minuscules ; à un endroit ou la rivière disparaît sous un pont régulier plus ou moins formé de débris, quelques enfants croyaient voir en petit la Perle du Rhône, tandis que d'autres ne voyant que la réapparition du ruisseau la comparaient à la source de l'Aveyron.

Spontanément les enfants répétaient pendant leur promenade les chants de circonstances : Salut Printemps de Mozart, la ronde enfantine : Vive l'eau, la Goutte d'eau de Lachambeaudie qui, dans ses 12 charmants couplets, donne une magnifique leçon d'hydrométrie et de touchante morale.

Bonne et belle journée après les tristesses de plusieurs semaines de pluie, d'invraisemblables inondations !

Le Directeur de l'Orphelinat Prévost : PAUL ROBIN.

Imprimerie de l'Orphelinat Prévost. Composé et imprimé par les élèves. – 15 26 5 83.

LES ORPHELINS

Les orphelins tous se ressemblent
Sous la vareuse et le béret.
En un beau tas on les rassemble
Comme les bûches d'un cotret,

Ils ont des yeux tristes qui brillent,
Heureux s'ils peuvent à travers
Les barreaux rouillés de la grille
Suspendrent un peu de l'univers.

Les orphelins s'en vont en bande
Conduits par un brave berger,
Les yeux au ciel ils se demandent
S'il va pleuvoir, s'il va neiger,

Dans leurs promenades d'automne
(Aux innocents les plaines mains)
Les orphelins prennent les pommes
Toutes les pommes du chemin.

Le soir, ils évoquent les rues,
Les foules où l'on disparaît,
Les rumeurs des grandes cohues,
Les lumières des cabarets.

Car ce troupeau d'allure austère
Fut ramassé dans les faubourgs
Et parqué au milieu des terres
D'un pays de morne labours.

Et le temps n'a couleurs ni ailes.
Les jours imitent des sillons
Les monotones parallèles.
Chantez-y bien, pauvres grillons !

Or, à seize ans, la tête rase,
Plein de boutons et de duvet,
Libre on s'en va, le cœur s'embrase,
Ah ! ce n'est pas ce qu'on rêvait.

Les uns sont pris, petits navires,
Dans les glaces de l'abandon.
Pour les plus tristes qui dérivent
Le monde est dur et sans pardon.

Ils viennent d'une nébuleuse,
D'un troupeau d'astres égarés,
Gens d'existence frauduleuse
Parmi les hommes émigrés.

Loin des réalités énormes
Voilà ceux qu'on trouve étendus
Au bord de la route et qui dorment
Auprès de vieux ânes perdus.

Dieu qui voit tout ne les voit guère.
Au grand Vanneur indifférent,
La folle graine c'est poussière
Qu'il abandonne aux quatre vents.

Claude Le MAGUET

*** Claude LE MAGUET de son vrai nom Jean Baptiste SALIVES est né le 27/04/1887.**
Il a été pensionnaire à l'Orphelinat Gabriel Prévost de 1893 à 1903.

CLAUDE LE MAGUET [JEAN BAPTISTE SALIVES]

[1]

HOMME et poète vrai, Claude Le Maguet demeure absolument étranger aux modes qui marquent la production poétique ou pseudo-poétique des dernières décades.

Combien de nos cadets, après avoir montré quelque fraîcheur, quelque authenticité, cèdent au conformisme du fatras et aux outrages du maquillage !

Dans la plupart de nos abstracteurs de quintessence et de nos délirants, je ne vois que des précieux plus ou moins ridicules et qui sont de tous les temps. Montaigne dénonçait déjà leur « misérable affectation d'estrangeté, leurs déguisements froids et absurdes qui, au lieu de l'eslever, abattent la matière. Pourveu, disait-il, qu'ils se gorgiassent en la nouvelleté, il ne leur chaut de l'efficace ».

La « nouvelleté » vers quoi s'efforcent tous ceux qui se veulent du dernier bateau, n'est pas dans un élargissement du domaine poétique, n'est pas celle du message, de l'inspiration, mais celle de l'écriture, des procédés d'expression invariablement détournée. Nouveauté bien relative, d'ailleurs. Ce n'est, le plus souvent, qu'un regain de l'afféterie, de l'enluminure verbale symboliste ; le raffinement dans la chatouille sensorielle ou cérébrale, la transmutation systématique du concret en abstrait, et inversement. C'est encore l'affirmation néo-romantique des pouvoirs illimités du poète. Cela consiste à écrire, par exemple : « Bleu comme une orange » ou « Transparent comme un mur ».

Le thème essentiel du poème, s'il en est un, et la valeur même des mots disparaissent dans la forcerie des métaphores, comme disparaît la ligne architecturale sous les pâtisseries du style baroque.

Le bariolage gratuit, le mécanisme déchaîné d'une soi-disant transposition poétique aboutissent à l'amphigouri, à l'impersonnalité, à la disparition de la poésie même.

Celle-ci a des vertus plus discrètes et une source plus profonde. Sa présence tient souvent à des impondérables et il arrive qu'elle nous soit imposée par la seule atmosphère du poème, par les harmoniques des mots les plus simples et surtout par une transposition plus musicale que verbale. C'est le cas dans les pages discursives ou narratives des meilleurs poètes, de Villon à Verlaine.

Un chant aussi simplement émouvant, un art aussi direct que ceux de Claude Le Maguet ne feront pas glousser nos Cathos et nos Magdelon et si je n'ai pu me défendre d'évoquer ici une production aberrante, c'est qu'elle continue de détourner le public de la Poésie et qu'il sied de lui opposer des œuvres

comme celle-ci, pures de toute sophistication et où le lecteur, averti ou non, soit aussitôt sensible à la présence humaine, au chant de l'âme et se sente de plain-pied avec le poète, « son semblable, son frère ».

Dans le beau poème liminaire du « Temps pardonné », Claude Le Maguet nous prévient d'emblée sur le sens de son titre :

J'accroche mon cœur à tous les buissons,
Pays de l'enfance aux jours monotones
. . . .
Sans fin je m'abreuve à vos mares sombres,
Troubles souvenirs de l'adolescence.

Souvenirs d'une enfance nourrie « de pain rare », confinée dans un étroit logis, puis réduite au pensionnat des orphelins et des indigents. Souvenirs d'un temps cruel, mais, tout de même, souvenirs du Paris natal, du cher et prestigieux pays « qu'arrose la Seine » et que, dès l'âge adulte, il a dû quitter pour se fixer à l'étranger.

C'est pourquoi, dit-il de ses jeunes années :

Il n'est pas une heure et pas un chemin
Qui ne trouve grâce au fond de l'exil
Où m'aura conduit ma jeunesse fière.
Tout est pardonné sous mon ciel étroit.
Ô face du temps qui me fut hostile,
Tu viens du pays des ombres heureuses.

Aussi bien les souvenirs des mauvais jours nous hantent plus que tous les autres ; ils nous atteignent au plus vif de l'âme et nous imposent une nostalgie singulière, toute nourrie d'apitoiement sur nous-mêmes.

Oh ! cet apitoiement, Le Maguet se garde bien de l'extérioriser. C'est avec un sourire enjoué ou à peine amer que ce pudique force en nous la solidarité du cœur.

Soit qu'il chante, sans le moindre éclat de voix, la complainte du pauvre homme que fut son père, soit qu'il s'attache et nous attache à d'émouvantes figures de rencontre, soit qu'il évoque, dans le ciel bas de sa jeunesse, une éclaircie, un sourire du destin, il n'adopte jamais le ton de la dolente élégie. Une gouaille incisive et bien de Paris tempère chez lui le lamento et il a le secret de l'humour pathétique.

À l'encontre de maints poètes d'aujourd'hui qui se soucient aussi peu du chant que de la composition et, dans leur délire sacré, piétinent outrageusement la syntaxe, Claude Le Maguet honore autant le métier d'écrivain que l'art des vers.

Voué aux formes classiques, il s'y meut avec une aisance naturelle. Ce n'est pas à la légère qu'il adopte ici l'alexandrin et là les cadences mineures, les

mètres impairs chers à Verlaine.
Il ne force jamais la voix et son accent, bien à lui, accuse une fine saveur de terroir : un Parisien comme moi y reconnaît l'un des siens.
Surtout, dans ce poète, on découvre ou retrouve un homme, sa pureté de cœur, sa fidélité à lui-même, l'intégrité de son caractère. Le poète fait aimer l'homme, et inversement. Que n'en est-il toujours ainsi !

Charles Vildrac

Témoignage d'un jeune

Claude Le Maguet – qu'il me pardonne, j'ai trente ans, je n'ai pas le temps de m'occuper de poésie (on me veut un cœur sec) et si, pourtant, je la cherche (certains jours de vague à l'âme) généralement elle est sortie !
Vos poèmes, Le Maguet, je ne les ai pas cherchés ; J. P. Samson m'en a donné quelques feuillets que j'ai gardés longtemps sur moi sans les lire. Puis je les ai lus à mes amis, auxquels je tenais démontrer que le poète est un homme libre. Ils m'ont démontré que le poète est un homme seul. – Mais qui ne serait poète à ce prix ! Un homme seul, qui pense aux autres, cela, vous l'êtes, Le Maguet. Mais j'ai trouvé dans vos vers davantage : l'exemple d'une démarche dégagée d'entraves (comme marche souple et droit le nègre chargé de fers, qui chante), et le très conscient courage d'une solitude qui ne prend personne pour béquille. – Qu'elle est parlante et distincte la voix de l'homme qui ne plie !

Walter Marti

Un élégiaque honnête homme

Il m'a fallu approcher « l'oncle Claude » pour comprendre que la poésie est l'amie de l'homme et non la belle ennemie qui le désespère ; non pas une épée teinte de sang, non pas une cristallisation faite d'éclats de miroir, non pas un herbier de feuilles mortes ; mais la chanson d'une tendre sagesse et la plus sûre des confidences.
Un élégiaque honnête homme, sans complaisance ni vaine ironie, a retrouvé d'instinct le ton, la langue et le rythme de l'antique poésie française de langue d'oïl, source commune d'où découlèrent tant de profondes rivières. Qui ne se serait senti élu à ses côtés, qui ne se serait cru poète, une fois admis dans le cercle intime ? Les livres qu'il ouvrait dans son beau grenier pour murmurer les vers qui supportent le murmure étaient, à eux seuls, une patrie, la vraie…
« L'École du Soir », c'est ainsi que j'avais nommé ce lieu de rencontre avec Rutebeuf, Scève, le Théophile, Favart, Valmore, Verlaine – Valmore surtout ; tous ces musiciens du soir étaient nos familiers que j'imitais sans effort et presque sans le savoir pour le plaisir de donner la réplique en écho à Le Maguet ; en réalité, je n'imitais que lui, et ces pages d'écolier, aujourd'hui poudreuses, abandonnées, ont eu leur destin, puisqu'il les a lues d'une voix

amie.

Comme il savait tout admirer et cependant préférer à tout le meilleur de tout : cette poésie qui laisse une plus fine et plus profonde empreinte

« Car elle fait plus de musique que de bruit » grâce aux divines syllabes demi-muettes qui éclaircissent d'un espace inconnu des vers pleins de neige :

Les mouches noires nous ont point,
Ores nous poinderont les blanches.

André Prudhommeaux

D'une solitude fraternelle

Sauf, ne disons pas des idées – sur le plan humain elles peuvent compter si peu – mais bien quelques choix majeurs, dont celui même du long exil qui nous aura été commun, – sauf cela, donc, qui est immense, certes, mais enfin où l'homme, hélas et tant mieux, n'entre pas tout entier, tant de choses, à première vue, eussent dû nous séparer.

Et tout, jusqu'à nos différences, dès le premier instant nous unit.

Longtemps sans doute Claude Le Maguet et moi avons-nous dû croire que cette connivence dans le dialogue ou le rire, dans l'émotion vite cachée à l'abri d'un jeu de mots, dans l'éclat, aussi, – ah ! le plaisir de s'empoigner pour défendre une cause, fût-elle la même – des algarades ; oui, longtemps avons-nous dû croire que ce concours, que cette connivence, comme je disais, nous la devions à la joie jamais éteinte de retrouver chacun, dans l'autre, l'air et la chanson de notre Paris. De notre Paris d'autant plus présent d'être si loin, et d'autant plus familier et comme invétéré à nous-mêmes que tout, autour de nous, jamais, en somme, ne cessa de nous être dépaysement.

Ainsi, au moins un temps, me serais-je peut-être expliqué – si je m'étais interrogé là-dessus, mais s'interroge-t-on sur ce qui vous est oxygène ? – l'accord jusque dans les désaccords entre nous, et comme la commune cadence de nos pas sur le long chemin des jours.

Mais quoi, si profondément qu'on l'aime, qu'on la porte en soi, une ville – et quelle ville ! – suffirait-elle à rendre compte de ce genre d'entente-là, le meilleur : à demi-mot ?

Je le répète, je ne me posais pas la question.

Mais aujourd'hui que le nombre, trop incontestable, des années nous avertit que nous pouvons l'un et l'autre regarder loin en arrière ; aujourd'hui que l'œuvre de Le Maguet, très partiellement ici même, et, bientôt plus longuement dans un livre, va enfin être lue, il n'y a plus rien d'impie à vouloir comprendre ; au contraire. C'est beaucoup, un terroir. Ce n'est pas tout.

Certes, le génie du cœur de Le Maguet, et sa lucide vision du monde, tels que ses vers aussi nous les font deviner, toujours, dès avant même d'avoir accès à

tant de beaux textes que sa modestie gardait secrets, j'en ai su en lui la présence. Et si, rétrospectivement, je songe aux longues années que j'ai, par exemple, « vécues en Silone », je soupçonne que quelque chose en moi, en dépit de l'assez excessive cérébralité qui ne fut que trop souvent mon lot, me prédestinait à entendre la simple et grave leçon de l'homme, du poète du « Temps pardonné ».

Je dis bien leçon. Combien Charles Vildrac a raison, parlant des poèmes de Le Maguet, d'en opposer la décence de démarche, la fraternelle humanité aux fabrications de la mode !

Mais je sais aussi la joie que peuvent dispenser à Le Maguet et la lecture de quelque Renaissant consommé en toutes ruses ou de tels poètes « grotesques » du XVIIe, et ces grandes architectures, j'en demande pardon au poète du « Livre d'amour », « baroques » que sont telles scènes de Corneille ou du « Soulier de satin ».

Car il ne faut point que l'on s'y trompe.

Quel critique, rendant compte d'une pièce fameuse de cette saison et y relevant cette réplique : « Cela est vulgaire, bête, peuple », écrivait donc récemment : « La pièce n'est ni bête ni peuple, elle est vulgaire » ?

L'essence de la poésie de Le Maguet est, précisément, populaire, parce qu'elle est à l'opposé même de la vulgarité, de la sottise. – Ce n'est même pas ce qu'on appelle de la poésie populiste : c'est de la poésie tout court.

La relisant, je crois que je commence à comprendre, par son miracle, le miracle d'amitié que, pour la mieux pénétrer, j'interroge ici.

Le lecteur de Le Maguet, assurément, sent que ce poète-là est son frère. Mais – tout à fait – son semblable ? Qu'on relise la chanson qui s'intitule « Royaumes du vent » et que l'on en médite le finale, spécialement la dernière ligne :

Dans le vent pleurant misère
Chante un roi de pauvreté.

Et si le mot de Baudelaire n'était peut-être pas, ô lecteur, plus vrai encore, inversé : le poète ton frère, ton « dissemblable » ? À mieux y songer, on en vient à se dire que, de nos hérédités chrétiennes, nous avons tous un peu trop gardé le sentiment que la fraternité est effacement des différences, ce qui la rendrait presque dangereuse pour l'esprit de liberté, ce fomentateur d'individuation. Mais n'existe-t-il pas, surtout pour le poète, une fraternité dans la solitude ? – qui dès lors, entre deux esprits vivant l'un et l'autre, fût-ce même aussi inégalement que l'on voudra, « en poésie », pourra de surcroît devenir fraternité de solitude, de par le parallélisme de l'espèce de « communion, en aparté dans le monde, au monde, » que, tout indépendamment du plus ou moins de récompense des mots et d'une œuvre,

leur fait à chacun, grâce et disgrâce, précisément cette vie-là ?

Je relis de Le Maguet l'admirable poème « Un prince » [2], dédié à Vildrac, et dont, évoquant tel gueux « au front marqué de royauté » (encore ce mot), les vers, par leur force et la rigueur serrée de leur trame, toujours me font penser à ceux dont Baudelaire a composé « Les petites vieilles ». Or, de ce prince-là, dont il nous est dit qu'« il se tenait seul » pour, ajoute le poème, « mieux rester à ses ombres fidèle », Le Maguet, notre frère dissemblable par sa principauté en rêve et en poésie, trace en ces termes l'épitaphe :

Une herbe unique où l'herbe surabonde
Fit de tous temps la gloire de nos prés.

Jean Paul Samson

Claude Le Maguet ou le temps pour soi

Peu d'œuvres consentent à mûrir, savent « prendre le temps », l'ajouter à leur bagage ou se l'incorporer. Ce sont pourtant, sinon toujours les plus représentatives, du moins les plus mystérieuses : celles dont le secret tour à tour se dérobe et s'avoue (l'art du secret est tout entier dans cette alternance jalouse) et qui portent en elles leur complexité alliée à la substance intime du temps. À la vérité, ces œuvres-là risquent fort de durer… Les poètes d'aujourd'hui, parce qu'ils sont gent pressée, littéralement « n'ont pas le temps ». Leur mémoire est courte, leur souci de singularité d'autant plus vif. La tradition, qui les gêne peu, ne les soutient pas davantage. Ils sont libres, si l'on veut, mais que dire d'une liberté coupée des racines profondes du passé, amputée ainsi de son ressort et de sa dynamique essentielle ? Est-elle encore capable de subversion véritable ? Si vous ne vous concevez plus relié a ce qui – mœurs, culture, langage – informe la structure même de l'expression poétique, votre révolte n'embouche rien et débouche dans le vide. Pas de devenir sans antériorité. Notre tentation majeure, c'est celle de la discontinuité, de l'informulé et du chaos, et nous ne la surmonterons point que nous n'ayons retrouvé, avec le sens efficace de l'Origine, la connaissance intuitive ou péniblement réapprise des ensembles parfois indistincts que sont la mémoire (fût-elle oublieuse), la mémorable et son poids d'actes revécus, le flux contractile de la durée et la réalité palpable du temps.

Ce sont là, me dira-t-on, considérations bien générales (et simplificatrices) au seuil d'un hommage. Sans doute, mais je ne les crois pas tout à fait hors de propos. Claude Le Maguet est du petit nombre de ceux qui ont su œuvrer à même le temps – et le titre de l'ouvrage que nous nous plaisons à saluer ici par anticipation l'indique déjà excellemment. « Le Temps pardonné » s'inscrit dans le cours charnel d'une vie dont les événements ne se distinguent point de l'entreprise poétique conçue comme une insensible transmutation du réel quotidien en réalité signifiante, je dis bien « en réalité signifiante », et non pas

en lyrisme concerté, soucieux que je suis de souligner par là l'humilité singulière d'un poète qui n'a jamais prétendu mobiliser la poésie à son seul profit. Au contraire, il l'a associée de si près – avec tant de pudeur et de tels scrupules – aux étapes de sa croissance intérieure, qu'il résulte de cette longue patience, et de sa double application au réel poétique et à l'humain, le livre le plus émouvant qui soit, l'un des rares qui fussent capables de nous réconcilier avec la poésie s'il se trouvait que celle-ci pût jamais nous trahir.

L'Abbaye est, à coup sûr, le mouvement auquel on peut le plus valablement rattacher Claude Le Maguet, à condition de ne point parler ici d'influence déterminante, mais du seul jeu des affinités électives. Un individualisme inné, qui a évolué de certains préceptes libertaires à une ombrageuse éthique de la liberté (d'autant plus irritable qu'elle est plus menacée alentour), a tenu Le Maguet à l'écart de tout unanimisme et de tout entraînement collectif irraisonné. D'où le ton curieusement altier parfois de ces poèmes, alors même que la meilleure veine populaire ne cesse d'affleurer, évoquant ici l'enfance délaissée, là le joug des servitudes ouvrières, ailleurs l'exil ou la pauvreté. L'une des figures qui hantent le poète, comme une sorte de personnification insensée ou miraculeuse du Labeur capable de rayonner en joie créatrice, c'est celle par exemple, que grave de son burin la pièce intitulée « Un prince » :

> J'étais instruit par la voix des oracles
> Du signe vrai de toute majesté.
> Or, se trouvait à la Cour des Miracles
> Un homme au front marqué de royauté…
>
> Il remontait le ton de sa tristesse,
> Chaque matin, d'un canon de vin noir,
> Et, relevant la tête avec noblesse,
> Regardait loin où tu ne pouvais voir.

C'est l'image du « compagnon », beau nom fraternel par quoi Le Maguet rejoint avec nostalgie quelques purs lyriques moyenâgeux, et qui lui permet de résoudre poétiquement la difficile équation – dans le temps où nous sommes – du travail et de la dignité humaine. Ne demandons pas à ce poète si pénétré de conscience artisanale, si naturellement classique dans sa forme, si ému de compassion dans son chant, des accents révolutionnaires que le dessein même de son œuvre et le sens averti des traditions toujours bien vivantes excluaient. Si le symbolisme ne l'a que peu touché, et s'il a ignoré volontiers le surréalisme, on ne saurait taxer de lacune ce qui ne correspondait pas à sa démarche particulière, à sa recherche intime. Et pour ce qui est de la révolte clamée, il me suffit qu'elle ait trouvé ici, à l'inverse de

ce qui est faconde pure ou exercice de rhétorique, des mots qui ne sauraient tromper sur la qualité d'une âme et sa puissance secrète de désaveu :

Et j'ai vu le prodige
D'un étrange dédain
Qui dérobe au prestige
L'homme et le désoblige
Pour l'œuvre de ses mains.
« Donnez-nous notre pain ! »

Ainsi offerts, avec la sobre éloquence de la chose éprouvée, de l'art authentique et du bien dire, les fruits de la colère se déversent en récolte de poésie, et le cheminement de l'espérance est dès lors légitime :

Car la grande merveille,
Ah ! c'est bien de revoir
L'aube à l'aube pareille
Et sa fraîche corbeille
Toute pleine d'espoir
Qu'on vide jusqu'au soir.

Gilbert Trolliet

Notes

[1] Nous devons à la généreuse amitié de Charles Vildrac la joie de pouvoir publier ici ces pages écrites en préface au recueil de Claude Le Maguet, « Le temps pardonné », qui doit paraître prochainement.

[2] Publié, avec un très heureux choix d'autres textes de Le Maguet, dans « La Revue de Suisse », n° 8, mai 1952.

- L'AVEUGLE -

IL songe aux peu d'instants où le ciel fut visible ;
Il peine à recenser les grâces, les faveurs,
Gisant sous des monceaux de soucis, de labeurs,
Et dupe qui grimace, on le trouve risible.

Qu'il faudra dissiper de nuages de suie
Pour libérer l'effort du poids d'un rêve obscur !
Et qu'il faudra briser d'un coup de marteau sûr
La coquille où se plaint une âme qui s'ennuie !

Le passé, le présent coulent de même source.
Aujourd'hui puis demain tiennent au même fil.
Le destin peut changer de route … Ainsi soit-il !
L'aveugle va les yeux levés vers la grande Ourse.

CLAUDE LE MAGUET, décembre 1943.

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

DECES

Germaine GENIOLE [BURIEZ] est décédée le 16 juillet 2007, dans sa 96ème année. La cérémonie s'est déroulée à Arcueil (Val de Marne) en présence de quelques personnes, dont deux Cempuisiens : Alain FOURRIER et Guy HACHOUR qui ont eu la gentillesse et l'amitié de nous accompagner.

Bernadette FOURRIER

Germaine GENIOLE, ancienne de l'O.P., a fait partie du COMITE, d'abord comme membre actif en 1934 et secrétaire adjointe en 1937 puis comme déléguée aux affaires sociales jusqu'en 1980 : elle s'était donnée la tâche de s'occuper des jeunes sortants de l'O.P. en difficultés. Germaine était entrée à l'O.P. en 1921 pour en ressortir en 1928 avec un métier de couturière. L'association des anciens élèves et le Comité, présentent à sa famille leurs sincères condoléances.

Le COMITE



René PROSPER, né le 7 juin 1919 vient de nous quitter au milieu de cette année 2007. Il est sorti de l'Orphelinat Gabriel Prévost le 01/09/1935 avec un métier de secrétariat et de comptabilité. Il écrivait de nombreux articles dans « LE CEMPUISIEN ». Nous présentons à sa famille, à ses proches et à tous ses amis Cempuisiens nos sincères condoléances.



Monsieur Daniel REIGNIER,
son époux;
Geneviève et Patrick GUILLARD et leur fils,
Fabienne et Philippe SENAUX et leurs enfants,
Catherine et Gilles CRUZ et leurs enfants,
ses enfants et petits-enfants ;
Mauricette LOEBY,
sa soeur;
Ainsi que toute la famille ;
Ses amis ;
ont la tristesse de vous annoncer le décès de
Madame Odette REIGNIER,
Née MONLIEN
survenu *à* Fers, le mardi 28 août 2007.
Un hommage lui a été rendu le LUNDI 3 SEPTEMBRE 2007, à 11 H 00, au crématorium de CAEN, chemin de l'Abbaye d'Ardenne.
La Boisnerie "61430 Sainte Honorine la Chardonne.



Pour Claude LECOMTE, Je vous fais part que mon frère Claude LECOMTE nous a quitté, suite à une longue maladie.

Il a consacré sa vie à sa famille, prenant ainsi sa revanche sur sa propre enfance.

Il a été un bon mari et un bon père.

Sa sœur Marie-Thérèse RAIMUNDO (LECOMTE)

NAISSANCE

Le samedi 3 mars 2007, une petite princesse est née, MILA, 2.990 Kg et 50 cm, comblant d'un immense bonheur ses parents, David & Anneleen.........Ses grands-parents maternels, Wilfried & Magda, et paternels, Richard BITOUNE & Linda, partagent la même joie.........

Jacques MOCKEL

CHANGEMENT D'ADRESSE

Jean SAÏDI (Président de l'association) :
7 rue Janin - 92600 Asnières.
Tél. : 01 47 21 62 74

Roger GRAPPEY (Gérant du bulletin "LE CEMPUISIEN") :
611 parc Foch - 77100 Meaux.
Tél. : 01 60 61 24 20

René FRESSINET (Correspondant social) :
2 rue Baratte Cholet – 94100 Saint Maur.
Tél. : 06 73 04 97 17

CHANGEMENT DE COURRIEL

Marie Thérèse RUMUNDO [LECOMTE] : marie-therese.raimundo@orange.fr

AVIS DE RECHERCHE

Je recherche une photo de Joseph Gabriel Prévost (1793-1875), un patriarche de la bienfaisance, décoré par la préfecture de Cempuis avec la médaille d'Honneur.

Mon intérêt pour Mr Prévost est qu'il a été spiritiste, membre de la Société Parisienne d'Études Spiritistes, dirigée par Allan Kardec. Le Spiritisme s'est développé beaucoup au Brésil et aujourd'hui il existe des groupes spiritistes dans plus de 34 pays. Il y a plus de dix mille Centres Spiritistes dans tout le Brésil et pratiquement tous font de l'assistance sociale. Dans la Bahia, par exemple, il existe une institution qui s'occupe de trois mille cinq cents enfants, dans un régime de semi internat.

Washington Fernandes

Avocat Rua Paracatu, 838 Parque Imperial
CEP: 04302-022
São Paulo/SP/Brasil
Courriel : washingtonfernandes@terra.com.br

Alain & Bernadette FOURRIER
Maryvonne PLICHON [LE GALLE]
Françoise & notre regretté ami René PECHEREAU



Photo Maryvonne Plichon [Le Galle]

BIENVENUE DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE



"Mon papy c'est Francis Foret"

"Mon papy c'est Richard Bitoune

"Moi je suis plus vieille que toi, je suis née le 3 mars 2007 et je me prénomme Mila"

Photo Mado & Francis Foret

Photo Richard Bitoune

PENTECÔTE 2007

Dans la cour d'honneur - Dépose de fleurs à nos anciens, morts pour la France lors des deux guerres.



Au caveau - Rassemblement à la mémoire de Gabriel PRÉVOST.



Photos Jean-Claude & Maryvonne Plichon [Le Galle]